

## La revue catholique des idées et des faits

Océanie

La carence de la race blanche

Origine et but de la franc-maçonnerie

En quelques lignes...

Message...

Le « Beernaert » de M<sup>e</sup> Gillion

D'abord la terre!

Jean THÉVENET

S. Exc. M<sup>gr</sup> ROSSILLON

R. de LABOULAYE

\* \* \*

Hélène-Thomas BRAUN

Paul FRANCO

Marcel BRAIBANT

Les idées et les faits : Chronique des idées : « Histoire de la philosophie médiévale », par Maurice De Wulf. M<sup>gr</sup> J. Schyrgens.

### La Semaine

*Deutsch ist die Saar!* On s'en doutait un peu. Après l'abandon d'une politique rhénane par les vainqueurs, le sort de la Sarre était réglé. Il y a plus. Fin 1933, il nous fut assuré qu'il y avait déjà une entente entre Berlin et Paris au sujet du retour de la Sarre à l'Allemagne. En octobre 1934, on nous confirma la chose. Il semblait même alors que la seule crainte fut... un pourcentage trop élevé de partisans du *statu quo*. Aussi laissa-t-on se développer la propagande à sens unique. Le résultat était certain. Et puisqu'il l'était, le plus habile, pour les Sarrois, était un vote quasi unanime mettant à l'abri de représailles.

Ajoutons que de gros intérêts industriels français menaient nettement campagne pour l'abandon de la Sarre, d'une Sarre concurrente. On nous a cité des chiffres. Le nombre de millions dont bénéficiera l'industrie lorraine, par exemple, du fait de la disparition de la concurrence sarroise, est plus qu'impressionnant. Alors, en un temps où le politique abdique si volontiers devant l'économique...

\* \* \*

On peut d'ailleurs soutenir que, dans l'Europe de 1935, le mieux était de laisser la Sarre retourner à l'Allemagne. D'aider même ce retour. Ce qui fut fait derrière la façade d'un plébiscite « libre ». L'hitlérisme qui avait besoin d'un dérivatif et d'une « victoire », l'hitlérisme qui a le génie de la mise en scène et de la propagande, exploita la chose à fond. Si la politique française était dirigée par des hommes à la hauteur des circonstances, elle aurait trouvé le moyen de faire retourner la Sarre à l'Allemagne sans que ce retour constituât pour l'hitlérisme l'occasion de renforcer sa situation.

Et maintenant? « Le Reich allemand ne posera plus aucune exigence territoriale à la France », a déclaré le Fuehrer. Allons tant mieux! Mais Hitler venait de dire qu'« une injustice de quinze ans approche à sa fin » — ce qui est parfaitement faux. Ah! le sens des mots... Ce mot d'injustice dans la bouche de l'homme responsable, en fin de compte, et pour ne prendre qu'un exemple, de la chute des obligations Young — dette sûre et sacrée, vous rappelez-vous? — de 1,000 à 160!...

Si, en 1919, la France avait purement et simplement annexé la Sarre, contrairement à ce qu'écrivit M. Struye : 1<sup>o</sup> ce n'eût pas été une injustice et 2<sup>o</sup> il est moralement certain qu'il se fût trouvée, en 1935, dans cette Sarre française, une grande majorité contente d'être française. M. Struye, suivant son habitude, simplifie beaucoup en reprochant à M. Tardieu d'avoir écrit en 1921 que « sur une grande partie du territoire sarrois vivait une population de race, de tradition, et d'aspiration françaises », et en rapprochant cela — qui est vrai — des chiffres de 2,000 voix sur 540,000 pour souhaiter le rattachement à la France! Tout de même nous sommes en 1935 et plus en 1919...

Entre-temps, que fit la France « pour retenir les cœurs qui s'offraient, défendre les intérêts qui réclamaient protection, fermer la brèche ouverte par Waterloo dans sa frontière du nord-est? Rien ».

Et le journaliste lorrain que nous citons continue :

*L'abandon de la Sarre doit être inscrit au nombre des trahisons de la République. Ses politiciens ont livré à l'Allemagne un peuple qui se tournait vers la France, un territoire dont Louis XIV avait fait l'un des bastions de la patrie.*

\* \* \*

Mais laissons cela qui n'importe plus. « Le retour de la Sarre à l'Allemagne sera-t-il le prélude d'un rapprochement entre les deux grands peuples voisins? » Voici la réponse de M. Struye :

*Après le triomphe qu'il vient de remporter et qui renforce singulièrement sa situation personnelle dans toute l'Allemagne, le chancelier Hitler pourra sans doute, avec plus d'autorité qu'avant, poursuivre la politique de réconciliation à laquelle il semble vouloir attacher son nom. (sic!)*

*Par ailleurs, il trouvera chez M. Pierre Laval un esprit de réalisme, un sens des responsabilités européennes et une volonté de coopération internationale qui ouvrent de larges perspectives d'entente.*

*Encore faudra-t-il que le chancelier Hitler sache donner des gages de la sincérité du désir de paix qu'il affiche en toute occasion. Il a su remporter la victoire de la Sarre. Il lui appartient maintenant de n'en point abuser. S'il laisse s'exercer d'odieuses représailles sur ceux des Sarrois qui ont eu le courage de lutter contre lui, il mettra à nouveau l'Europe en défiance et creusera un fossé de plus entre le Troisième Reich et les peuples civilisés.*

*Si, au contraire, fidèle aux promesses faites et répétées à maintes reprises, il ordonne à ses partisans de respecter la personne et les biens de leurs adversaires d'hier, s'il s'emploie à régler dans un esprit de conciliation les questions d'ordre économique que fera surgir le rattachement de la Sarre, si enfin il reprend bientôt sa place à Genève, alors peut-être le Troisième Reich pourra sortir de l'isolement auquel il s'était lui-même condamné.*

*Au lendemain de sa victoire, le chancelier Hitler a une grande tâche à remplir. (sic!)*

*Mais l'homme du 30 juin saura-t-il la comprendre et la réaliser?*

Nous avons cité tout le morceau pour souligner, une fois de plus, l'incurable idéalisme et les illusions inguérissables de certains esprits.

« Au lendemain de sa victoire, le chancelier Hitler a une grande tâche à remplir!! » N'est-ce pas admirable? Mais comment donc a-t-il rempli sa tâche depuis qu'il est le Fuehrer? En armant à outrance! D'ailleurs qui commande en Allemagne? Lui? La Reichswehr? Et cette Allemagne, pourquoi arme-t-elle à pareille allure? Qui la menace? Maintenant que plus aucune question territoriale ne divise la France et l'Allemagne — *dixit* Hitler — et alors que personne au monde ne songe à s'approprier un centimètre carré de territoire allemand, pourquoi donc *TOUTE* l'énergie allemande — *die bekannte deutsche Energie*, dont nous menaçâ un jour, pendant la guerre, un général allemand, camérier du Pape, en accompagnant la menace d'un coup de poing sur son bureau — pourquoi toute la vie allemande est-elle tendue jusqu'au

paroxysme vers une militarisation à outrance de toutes les forces de la Nation?

Il n'y a toujours, en ce début de 1935, qu'un seul moyen de contenir la Prusse, de l'empêcher d'abuser, et peut-être finalement, de briser sa « volonté de puissance », de faire échouer la revanche qu'elle prépare ouvertement, et c'est d'être plus forte qu'elle. La politique française s'est ressaisie. La France, consciente du danger, reste l'arme au pied et cherche des soutiens. La Prusse ne reculera que devant la force.

\* \* \*

« Faut-il causer avec l'Allemagne? », demande la *Vie intellectuelle*. Quelle question! Voilà plus de quinze ans que l'on cause! Mais oui, causons, ne cessons jamais de causer, sans oublier toutefois que *causer*, ce n'est que proférer des mots et qu'il ne faut cesser de vérifier si les faits, si les actes surtout sont en rapport avec les mots.

La *Vie intellectuelle* — qui a opéré une très heureuse... « courbe rentrante » en la matière — marque les motifs de juste méfiance et ajoute :

*Cependant nous demandons : Et après?*

*Quelle suite logique donner à ce discours?*

*On nous répond : « Armons ».*

*Bien, nous avons armé et nous continuerons, mais où faudra-t-il s'arrêter?*

*Nous porterons notre budget de 14 milliards à 16 milliards et la durée du service obligatoire à deux ans. L'Allemagne de son côté continuera ses armements. Un jour prochain il faudra faire un nouvel effort financier et prolonger d'une nouvelle année le temps passé sous les drapeaux. L'Allemagne ayant sur nous l'avance d'une population et d'une natalité plus nombreuses, avec une capacité industrielle supérieure, nous serons toujours dépassés dans cette course à l'accroissement des moyens matériels. Tout notre effort, dont je ne conteste pas la nécessité, les choses étant ce qu'elles sont, ne saurait aboutir à nous donner la sécurité. Il n'y a d'ailleurs pas de sécurité dans le voisinage d'un peuple dont la préparation à la guerre est l'industrie nationale. Tout notre espoir est seulement dans une moindre insécurité. J'accorde que ce n'est pas rien, mais c'est, hélas! peu de chose.*

*J'ai l'air d'oublier nos alliances. Non, je ne les oublie pas, mais je les considère avec mélancolie en songeant à celles que la dernière guerre a permis de sceller. Je ne puis pas ne pas me rappeler qu'il a fallu soutenir la guerre pendant quatre ans, avec des alternatives de succès et d'échecs, malgré le secours apporté par la Belgique, la Russie, l'Angleterre, l'Italie, l'Amérique, la Serbie, la Roumanie et le Japon. Que l'on veuille bien considérer cette liste imposante et la comparer avec celle des alliés certains ou douteux dont nous pouvons faire état pour demain.*

La réalité est un peu moins simple. La France, en 1914, n'était pas prête. Elle commençait seulement à réagir. L'Allemagne, elle, comptait sur une victoire facile et rapide.

Continuons la citation :

*Mais alors, il n'y a plus rien à faire?*

*Il y a certainement mieux à faire que de piétiner sans arrêt dans la voie des armements chaque jour augmentés. Cette voie-là est sans issue, à moins qu'à mi-chemin elle ne bifurque vers la ruine. Il faut arriver à la dénonciation collective du mirage offert par la paix armée. « Si vis pacem, para bellum. » L'Allemagne prépare la guerre. Nous devrions en conclure qu'elle veut la paix. Notre conclusion est toute contraire.*

Tout de même, dans une revue publiée par les disciples de saint Thomas d'Aquin, prince des logiciens, certains paralogismes étonnent plus qu'ailleurs.

L'Allemagne prépare la guerre, une guerre offensive, pour

imposer sa paix. En préparant une guerre défensive, la France et l'Angleterre entendent empêcher la paix actuelle d'être troublée. On éprouve quelque gêne à formuler d'aussi élémentaires distinctions.

*Parèillement* — continue la *Vie intellectuelle* — *l'Allemagne interprète les armements de ses voisins comme un dessein de l'exterminer.*

En quoi l'Allemagne se trompe, en quoi plutôt l'état-major prussien trompe les Allemands, comme on les trompait déjà, en 1914, en leur disant qu'un monde d'ennemis encerclait une Allemagne pacifique.

*Vous voyez bien* — conclut la *Vie intellectuelle* — *Pour avoir la paix, il faut véritablement préparer la paix. Et préparer la paix, nous ne disons certes pas que ce soit prématurément ou unilatéralement désarmer, mais pardessus tout c'est mettre en évidence le devoir de s'entendre. C'est développer l'esprit de concorde entre les nations, c'est grandir et fortifier le prestige de l'arbitrage, c'est travailler à imposer la nécessité et l'acceptation d'un droit des gens international, (etc., etc...)*

D'accord, d'accord, et encore d'accord. Tout Français, tout Belge surtout est d'accord. Mais... l'Allemagne hitlérienne? Que la *Vie intellectuelle* nous dise donc comment il faut s'y prendre pour calmer la fureur allemande, cette exaltation racique, cette folie collective.

*Le seul risque* — ajoute la *Vie intellectuelle* — *serait l'oubli de la vigilance et de la prudence particulièrement justifiées dans le cas de l'Allemagne. Mais qui parle de cela? Nous ne serons dupes que si nous consentons à l'être. Où a-t-on vu que négocié soit l'équivalent de désarmer? N'est-ce pas plutôt le meilleur moyen de tirer parti des armements? C'est en vérité, la plus sage et la plus fructueuse utilisation de la force.*

Très bien, et nous souhaitons à tous les pacifistes de France, de Navarre et de... Belgique d'en arriver à cette conviction. Donc, soyons les plus forts, soyons décidés à le rester et... négocions avec une Allemagne découragée par notre supériorité de recourir à la force. Cela, c'est la course aux armements, avec l'espoir que la Prusse comprendra qu'elle ne peut la gagner. L'Allemagne le comprendra-t-elle? Et quand?

\* \* \*

En attendant, cette Allemagne vit en « dictature économique de guerre » comme M. E.-N. Dzelepy vient de l'établir dans le dernier numéro de la *Revue universelle*.

*Le plan Schacht se distingue de tout ce qu'on avait vu d'analogue jusqu'alors : plan quinquennal soviétique, plan Roosevelt, etc. Il ne vise pas à une réorganisation quelconque de l'économie allemande sur des bases nouvelles, mais à son organisation et son financement, en vue d'un but immédiat : la guerre. Son exécution fut préparée par un camouflage de grand style : le blocus économique organisé, et la faillite dirigée. En déformant les effets de la crise mondiale et en présentant le recul des exportations allemandes comme le résultat d'un boycottage international concerté, on fit croire au peuple allemand que l'étranger refuse à l'Allemagne le droit de vivre même sur le terrain économique, qu'il veut l'étouffer. D'où nécessité pour le Reich de se replier sur lui-même. Ce mythe servit à masquer le fiasco économique du Troisième Reich et à créer en même temps l'atmosphère psychologique nécessaire à l'application de la politique d'autarchie intégrale qui est à la base du « plan Schacht », et qui comportait des restrictions et des sacrifices pénibles pour le peuple allemand. M. Schacht lui-même qualifia son plan d'« épouvantable ». Dans ses discours, Hitler ne fait plus qu'exhorter ses partisans et le peuple allemand à « ne pas capituler ».*

L'auteur du plan ne peut assurément ignorer que l'autarchie est une utopie pour un pays exportateur comme l'Allemagne. Il n'y pense guère. Son intention est de créer, par le truchement de l'autarchie, un véritable monopole du commerce extérieur et de la production allemande. Cela permettrait à l'Etat de réglementer la production et d'exercer un contrôle absolu sur tout achat et toute vente, non pas, comme on pourrait le croire, afin d'équilibrer les importations et les exportations, mais pour orienter toute l'activité commerciale et économique vers la satisfaction des besoins de réarmement. Désormais la Reichsbank n'aurait des devises que pour l'importation des matières premières dites stratégiques. Et encore! Ces matières ne devraient pas être employées pour les besoins de la production courante. Elles seraient destinées à la fabrication de matériel de guerre ou à être stockées. Les consommateurs allemands devraient se contenter de différents produits d'« ersatz ». La presse naziste s'applique déjà à faire de l'« ersatz » le symbole du patriotisme allemand. Ainsi, par exemple, porter un complet pure laine, c'est trahir la patrie!

Du point de vue européen, la gravité de la situation réside en ceci : l'impossibilité de trouver une issue à l'impasse qu'est la crise, oblige le capitalisme allemand à miser sur la guerre. D'autre part, la désagrégation continue et progressive de la base populaire du régime hitlérien, pousse Hitler et ceux qui le soutiennent pour s'en servir à chercher des diversions sur le terrain de la politique étrangère, à jouer un va-tout.

A moins qu'une nouvelle révolution — véritable celle-là, et qui se ferait non pas par Hitler mais contre lui — n'intervienne à temps, la guerre apparaît comme la conclusion fatale de la convulsion allemande.

C'est l'évidence même. Causons, même avec cette Allemagne-là, c'est entendu, mais en nous préparant au pire. Fœrster avait raison. « Un certain » Ludwig Bauer avait raison. Heinrich Mann a raison quand il met en garde contre les paroles doucereuses d'Hitler :

Dorénavant, ils (certains anciens combattants français, bien intentionnés mais mal informés) — le tiennent tout bonnement pour un dictateur pacifiste, ni l'une ni l'autre de ces deux qualifications n'étant pour leur déplaire. Mais s'il est bien un chef d'Etat s'appuyant sur la terreur, il n'entend pas pour cela se servir de la terreur contre la seule Allemagne. Soyez bien convaincu qu'il incline naturellement à terroriser les autres nations aussi. Ce sera par des menaces, tant que les menaces atteindront le but poursuivi. Sinon il passera à d'autres exercices. Il ne pourra plus faire diversément, s'étant coupé la retraite par son bourrage de crâne insensé. On ne rend pas facilement le bon sens à une nation à laquelle justement on l'a fait perdre, pas plus qu'on ne lui rend sa fortune investie presque totalement dans les industries de guerre.

(A huitaine les commentaires au sujet des naïvetés qu'est venu débiter à Bruxelles M. Goy, député de Paris. A huitaine aussi les réserves qu'appelle un regrettable discours de l'ambassadeur de France.)

\* \* \*

Heureusement, comme dit Chesterton, qu'il y a toujours la « gaffe prussienne », pour laquelle, jamais nous ne remercierons assez le ciel. Grâce à elle, l'Angleterre s'est réveillée. Trop longtemps elle avait misée sur une renaissance allemande. Elle se trompa, après la guerre sur la possibilité d'un retour de la Prusse à plus de sagesse, comme elle se trompa sur la Pologne et sur l'Italie. La « gaffe » allemande d'un réarmement formidable lui ouvrit les yeux.

Il y a six mois, — vient d'écrire M. Lemery, l'ancien garde des Sceaux, le vice-président de la commission des affaires étrangères du Sénat français — elle hésitait encore. Soudain, l'énormité du réarmement allemand, qu'elle n'imaginait ni aussi ample, ni aussi rapide, lui a dessillé les yeux. Elle a ressenti avec vivacité la menace que dirigeait contre elle-même l'aviation du Troisième Reich. Elle

a compris que sa mansuétude avait laissé remettre en péril l'avenir du monde. Elle a réagi.

Berlin, d'ailleurs, avec son habituel manque de psychologie, accumulait les fautes. Les événements d'Autriche avaient fait apparaître la sournoiserie de ses manœuvres et son recul rapide devant des résistances résolues. Mais la pire erreur fut le mémorandum sur la Sarre, où le gouvernement hitlérien donnait à entendre qu'il considérerait comme un casus belli l'intervention éventuelle des troupes françaises en exécution du mandat conféré à notre pays, le 18 mars 1926, par le Conseil de la S. D. N.

— Quoi! C'était l'Allemagne qui, la première, osait reparler de guerre? Bluff ou cynisme, le défi n'était pas tolérable. L'Angleterre l'a relevé. Et aussitôt ce furent le discours de M. Baldwin annonçant le renforcement de l'armée aérienne, — la décision d'envoyer des troupes en Sarre pour le maintien de l'ordre — les conseils de sagesse déterminant la Hongrie et l'Italie à donner satisfaction à la plainte de la Yougoslavie. L'Angleterre faisait splendidement sa rentrée dans les affaires du continent.

Elle ne s'en désintéressera plus. Elle a médité sur l'erreur d'avoir trop tardé, en 1914, à faire connaître sa résolution. Elle ne répétera pas cette erreur. Elle sait que sa volonté est la pierre angulaire de l'édifice de la paix. Soyons calmes et confiants : ce roc ne se laissera pas entamer.

Nous voudrions en être aussi sûr... Mais M. Lemery a raison. Une entente anglo-italo-française est seule capable de contenir la Prusse.

Politique et finance! Beau sujet par ces temps troublés. On voudrait croire que ceux qui partent en guerre contre des abus trop certains n'ont en vue que le bien commun et, quand ils sont catholiques, que l'intérêt de leur parti...

La démocratie politique — tout le monde censé décider également de tout par le suffrage universel inorganisé — favorise l'emprise de l'or, le primat de la finance. La démonstration a été faite cent fois. Quand l'or permet de tout acquérir, quoi d'étonnant que beaucoup soit... et soient à vendre?

Guerre aux abus, c'est entendu, mais guerre équitable et efficace, et non pas chimérique et absurde. Or, est-elle équitable et efficace, la campagne qui obligea M. Van Cauwelaert à démissionner pour se défendre? Ne risque-t-elle pas de faire plus de mal que de bien? Etait-ce là le « bout » indiqué pour entreprendre un nettoyage?... On verra bien.

\* \* \*

Comme il est devenu courant, certains jeunes élèvent la voix et les journaux ont le grand tort de faire un sort à tout ce qu'ils leur envoient,

Le Comité directeur de la Centrale politique de jeunesse — quelle idée de multitude et de puissance un tel titre ne doit-il pas éveiller dans la tête du lecteur bienveillant? Et pourtant!... — « demande en particulier l'interdiction du cumul des mandats politiques et financiers » ce qui est proprement absurde et priverait le Parlement, où déjà la démocratie politique n'envoie que trop de nullités, d'hommes de haute valeur.

Et dire que, d'autre part, on voudrait voir réduire l'indemnité parlementaire!

Quant à ce que la Belgique paie à ses ministres — 95,000 francs! — à des hommes dont on demande qu'ils se dévouent à l'intérêt du pays et consacrent toute leur activité à promouvoir l'intérêt général, c'est une honte. C'est surtout une grosse faute. Un bon dentiste gagne trois ou quatre fois plus, 95,000 francs de traitement! Autant dire qu'on exige des ministres d'être des héros ou des saints...

A ce propos, le traitement du gouverneur de la Banque Nationale n'est-il pas supérieur aux traitements réunis de tous nos ministres? Et le vice-gouverneur ne « vaut »-il pas, en cette matière, huit ministres? Est-ce assez absurde?!...

# O C É A N I E <sup>(1)</sup>

A 2 heures du matin, le vendredi 12 octobre 1492, Juan Rodriguez Bermejo, vigie sur la *Pinta*, entrevit une terre! Un coup de canon transmit l'événement aux deux autres vaisseaux de Christophe Colomb; on cargua les voiles et l'on attendit impatiemment l'aurore.

La flotte se trouvait à l'entrée des Bahamas, au nord des Antilles. Le navigateur génois, procédant d'une idée juste : sphéricité de la planète, et d'une erreur : sa petitesse supposée, se croyait en présence du Japon.

Au matin, les indigènes à peau rougeâtre nagèrent en foule vers les embarcations, tandis que se détachait une grève plate, ombragée de palmiers. Ile Guanahani, baptisée par chrétienne gratitude : San Salvador, que l'amirauté britannique dénomme aujourd'hui Watling!... Ile morte, car depuis des siècles ses habitants ont péri, massacrés; île vivante par la grâce d'un exceptionnel moment de l'histoire du monde!

En contemplant sa plage de sable blanc, j'ai ressenti la réalité de la géographie, par delà les atlas et les films documentaires, et voilà pourquoi j'ai voulu l'évoquer, en exorde à ce discours!

Ici s'est agenouillé le premier conquistador, comme sur ces fresques de l'Escurial, avec, à sa droite, le capucin élevant le crucifix, à sa gauche, les cuirasses des chevaliers, les marins aux pantalons retroussés, et, au premier plan, déposant des ananas, des fruits impossibles et des fleurs, les Indiens, nus, tatoués et soumis.

Les bandes de petits oiseaux volent toujours, ouest-sud-ouest; sur l'eau flotte un paquet d'algues, reliquat de la mer des Sargasses, que les rayons du couchant métamorphosent en parterre de jonquilles. On imagine les espérances et les dépressions qui, tour à tour, assiégeaient les équipages des trois caravelles naviguant vers l'inconnu et, chaque soir, Christophe Colomb, incapable de lire le point, trichant avec l'homme de quart, pour annoncer les distances raccourcies, prolongeant l'illusion de laisser, moins loin derrière soi, l'Europe habitée!

## PANAMA

Quinze ans plus tard, un aventurier, Vasco Nunez de Balboa, avec une centaine de mercenaires, guidé par des Indiens, traverse un isthme couvert de jungle, et, au matin du 25 septembre 1513, sur la crête d'une colline, brandit son épée : la mer libre, à l'infini, miroite devant lui.

Il avait découvert le Pacifique...

A cette minute, Charles-Quint, entre ses précepteurs flamands, assiste aux vêpres à Saint-Bavon; Henri VIII n'en est qu'à sa première femme; au Vatican, Michel-Ange, couché sur son échafaudage et maculé de couleurs, termine le plafond de la Sixtine; on s'écrase au cours de philosophie de Martin Luther à Wittenberg...

Chapitre nouveau dans l'histoire de la géographie, l'Amérique centrale se peuple de trafiquants, Panama devient un entrepôt,

ville de luxe et de rapines où fleurissent les gangsters du temps, les pirates anglais, promus à la pairie, en cas de réussite, en cas d'échec, pendus!

Aujourd'hui le percement de l'isthme la transformé le milieu naturel et dérouté les courants économiques, constituant Panama porte du Pacifique au même titre que Singapour, à 12.000 kilomètres de là.

La construction du canal demeure instructive, non pour déplorer l'imprévoyance de Lesseps, mais pour apprécier la ténacité des hygiénistes américains, inondant de pétrole toutes les flaques d'eau, acharnés, au prix d'un dollar l'exemplaire, à détruire les moustiques, transmetteurs de la fièvre jaune. Le peintre Paul Gauguin, dont l'ombre cerne d'autres endroits de l'Océanie, terrassier dans l'entreprise française, décrit ces millions d'insectes tourbillonnant autour des cantines sordides.

Soutenu par la main-d'œuvre robuste de la Barbade et de la Jamaïque, l'argent yankee l'emporta, et si le 3 août 1914 n'avait été marqué par d'autres traumatismes, on l'aurait tout de même sacré date mémorable, puisque ce jour le *Cristobal*, pavoisé, couvert d'ingénieurs et d'ouvriers en délire, accomplissait le premier transbordement interocéanique.

Aujourd'hui centre nerveux de l'abréviation des distances, le canal draine d'énormes échanges commerciaux, parfois même au détriment de Suez, dont les péages sont plus élevés. Ainsi l'attestent les cargos soulevés par les écluses de Gatun, traversant le Rio Chagres, qu'un barrage de cyclopes a métamorphosé en lac, plus étendu que le Léman, avec des arbres plongés jusqu'aux couronnes depuis vingt ans et qui verdoient toujours.

Les tranchées de la Culebra, les tracteurs, les docks flottants, les cités ouvrières modèles, tout porte l'estampille des années de prospérité Coolidge-Hoover.

L'appareil militaire déployé indique, par contre, quel centre stratégique constitue l'isthme, trait d'union pour les escadres et les transports; 30.000 hommes de garnison permanente, hydravions, tanks alignés tels des caïmans au bain de soleil, sous-marins et usines bactériologiques sensibilisent cette crainte qu'une douzaine de Japonais ayant, et avec quelle ferveur, sacrifié leur vie sur les autels de l'impérialisme, feront sauter une mine... et Washington ne respirera que par la répartition des risques en construisant un autre canal à travers le Nicaragua.

En attendant, les casernes masquent les bungalows aux jardins fleuris, les links de golf sereins comme l'âge mûr de leurs adeptes et les nurses de l'Y. M. C. A. aux uniformes étincelants d'amidon.

Scindée par la zone américaine, la République de Panama poursuit une existence de rentière, sous le contrôle pharmaceutique des Etats-Unis. Quelques ruines de l'époque espagnole subsistent : travées de cathédrale avec les boulets de Morgan encastés dans la mousse. Et puis aussi l'église Saint-Joseph, buisson de fleurs artificielles et de sculptures dorées sur tranche, ex-voto des premiers conquérants, sous le signe de la mystique et de la cruauté, sainte Thérèse d'Avila reliant les massacres des Caraïbes.

(1) Conférence prononcée à la tribune du Jeune Barreau, à Bruxelles.

Le bureau de poste, toujours blindé en souvenir des *pronunciamientos*, sert de quartier général aux vendeurs de ces loteries, dont l'immoralité se perd le jour où plus personne n'achète de billets; dans la rue, se pressent Japonais, Philippins, Chinois, Puertoricains, Portugais des Açores, et puis d'innombrables métis, mots croisés pour l'ethnographie.

La nuit était venue; je quittais cet hôtel *Tivoli* à Ancon, où les grillons remplaçaient le jazz; mes voisins, en habit et mantille de dentelle noire, prolongeaient la dignité d'ancêtres pour lesquels Philippe II représentait autre chose qu'une bague de cigare. Mais on n'aurait pas toléré la présence du Panaméen Alfredo Brown, le champion boxeur nègre...

Dans le port, trois navires, troués de disques lumineux, se faisaient suite : un aviso américain, dont l'équipage assistait à une séance de cinéma sur la plage arrière et riait hiérarchiquement : commandant d'abord, puis les officiers, quelques secondes après les marins; et enfin, en retard de deux « gags », mulâtres et négresses, aplatis sur le quai.

A côté, le paquebot courrier, reliant en quatorze jours New-York à Los Angelès, et enfin la *Stella Polaris*, yacht de croisière, à la coupée de laquelle je me suis attardé quelques instants, parce que, levant l'ancre, elle m'emportait vers les mers du Sud!

Minute que ma mémoire est impuissante à embellir, parce que sa beauté se suffisait à elle-même; ce voyage aux îles polynésiennes cristallisait le patrimoine des rêves les plus ardents de mon adolescence, et il commençait : il commençait vraiment, puisqu'à ras de l'horizon, nette comme une dague aux extrémités serties de diamants, pointait la Croix du Sud!

Mais avant de pénétrer au cœur de cet océan Pacifique, deux escales étaient prévues : l'île des Cocos et l'archipel des Galapagos.

#### ILE DES COCOS

A une journée et demie de navigation de Panama se dresse, montagneuse, incrustée de végétation équatoriale, l'île des Cocos, symbole de l'illusion et de la persévérance.

Ici, selon la légende, est enfoui le légendaire trésor des Incas! Tremplin prodigieux pour l'imagination créatrice des hommes, plus évocateur que le reliquaire en cristal dans lequel s'allonge la momie de Pizzare, plus évocateur que les plates-formes en trapèze, des temples aztèques, ici reposent, spectres et couronnes, chaises d'or sur lesquelles étaient assis les empereurs embaumés, panneaux d'argent massif qui emmuraient la salle au trône à Cuzco, par 4,000 mètres d'altitude.

L'Histoire enseigne leur transport au XVIII<sup>e</sup> siècle, à dos de lamas par les cols glacés des Andes, leur embarquement, leur remontée vers Panama, l'assaut vainqueur des boucaniers. Mais ce n'est plus l'Histoire qui raconte qu'une fois le butin bien enterré par 88 degrés de longitude ouest et 0°3 de latitude nord, les pirates capturés aux Antilles furent pendus aux grandes vergues de leur brick, tous, sauf deux qui séduisirent des commanditaires allemands bientôt constitués en syndicat financier.

Depuis lors, des équipes de chercheurs se relaient, abandonnant, témoin de leur échec, la tôle ondulée des cabanes en ruine, et, tout de même, quelques ferrailles, viatique pour leur successeurs.

Un débarquement à l'île des Cocos emprunte ainsi son climat à cette participation aux chimères, terre inhabitée sinon par les enfants du miracle de la littérature aventureuse.

En 1934 j'y ai rencontré de jeunes Anglais athlétiques, déchiffrant des poussières de parchemins tandis que leur goélette dansait sur la crête des brisants. Et, plus loin, tout seul, le nommé William Cooknell, dans la tranquillité de sa folie, m'a expliqué comment à piste, la vraie piste, lui fut vendue à l'hôpital de Shanghai, pour

un sachet de perles, par un Chilien agonisant, qui, à bord de baleiniers, avait, au siècle dernier, écumé les mers du Sud sans jamais, hélas! pouvoir aborder dans l'île au Trésor.

#### ARCHIPEL DES GALAPAGOS

Le surlendemain apparut l'archipel des Galapagos, que nulle compagnie régulière ne touche jamais. La présence de tortues naguère, lui amena des campagnes de pêche.

Avec ses cônes de volcans éteints, sa végétation de sécheresse, ses coulées de lave, creusées par l'érosion, l'archipel emprunte un aspect de préhistoire; toutefois, falaises et côtes grouillent de vie animale aussi, depuis 1926, reçoivent-elles la visite de yachts dont les propriétaires richissimes apposent, sur le roc, leur signature en grandes lettres, à la chaux!

Des naturalistes, après Charles Darwin, stationnent ici, sur des bateaux-laboratoires, pour l'étude d'anguilles couleur orangée, pour filmer la mise au monde des phoques, ou l'éclosion de libellules. Sur un fond d'algues et de madrépores glissent des formes qui étincellent, tandis qu'en lignes obliques, tirées au cordeau, des milliers de crabes rouges à pinces bleues escaladent la berge, tels vraiment les grenadiers de la garde pour l'anniversaire du roi George V.

Installés sur des corniches, badigeonnées de guano, voici tous les oiseaux de la mer : frégates, pétrels des tempêtes, admis à l'éméritat, albatros, goélands ou « bobbies » à pattes plus bleues que la robe peinte par Vermeer de Delft, pélicans dégoûtés d'Alfred de Musset, cormorans sans ailes; plus haut, groupés pour la caméra de l'amiral Byrd, les manchots antarctiques, engoncés dans leur smoking; ailleurs, les otaries, qui, faute d'attraper au vol les tronçons de hareng cru, lancés par les enfants sages du jeudi après-midi, grimpent tout de même en dandinant de la croupe jusqu'au promontoire d'où elles battent le record des Galapagos pour le plongeon, style libre; et voici enfin les iguanes, ces lézards géants, transmetteurs d'hallucinations, comme si les squelettes réduits des iguanodons de Bernissart, ayant déguerpi du Musée d'Histoire naturelle, s'étaient couverts de muscles, de peau noirâtre, complétés d'un regard vitreux, animés...

Possession de la République de l'Equateur, l'archipel des Galapagos abrite de singulières réunions humaines.

San Cristobal d'abord, où, sur une plage aussi blanche de sel que les côtes nitratées du Chili, où il ne pleut jamais, vous accueillait un marin norvégien, offrant ses services pour une promenade en mer; la population qui vous examine est exclusivement composée de forçats et de descendants de forçats; le condamné à mort, au pantalon en charpie, exhibe, contre une cigarette, l'ultime tortue des Galapagos.

Cependant, à l'intérieur, sur un plateau mieux arrosé, vit un émigré politique, planteur de café; naguère un cargo norvégien, — car les Norvégiens sont les bohèmes de la mer, — contraint par la tempête, se réfugia dans le havre de San Cristobal; la fille du capitaine remarqua ce personnage qui avait été président de république quarante-huit heures; et l'an d'après elle revint, avec ses malles et le consentement de son père. Le mariage fut célébré devant le commandant du pénitencier, tandis que bagnards et matelots lançaient des poignées de maïs et qu'un accordéon jouait la marche de Mendelssohn; ils sont heureux et ils ont beaucoup d'enfants.

L'histoire des naturalistes allemands de l'île Floréana est plus sombre; j'ai passé tour à tour avec chacun d'eux des heures difficiles à retracer. Ils formaient deux groupes, rapprochés par une haine tenace et réciproque. D'une part, le Dr Ritter et Dora Koerwein, sa compagne; depuis près de quatre ans ils vivaient

là-bas, seuls, partagés entre la culture des bananiers et des controverses de philosophie à la Jean-Jacques Rousseau, avec un envahissement progressif de poulets, de lapins, de pigeons, de chevrettes et d'abeilles du Tyrol, conservant, par le canal de magazines, un contact avec cette civilisation, objet de leur mépris.

Deux hommes et une femme, débarqués en intrus, voici un an et demi, constituaient l'autre groupe, Allemands intoxiqués de freudisme et de culture : Robert Philippson, qui s'enquit avant tout de Max Ernst, le peintre surréaliste; Rudolf Lorenz, au masque de déserteur à l'ennemi, réclamant de la lecture, fussent les menus du bord; enfin, Héloïse, baronne Wagner von Wehrbohm, petite nièce du musicien, divorcée d'un officier aviateur français, et certes brûlée dans tous les deuxièmes bureaux du monde.

Elle ne cherchait pas à voiler sa détresse; la courbe de son destin se lisait dans ses yeux aux abois; dans la flétriiture d'une silhouette que les couturiers parisiens avaient habillée jadis avec raffinement. Par ce besoin de confession qui traque les criminels ou les aventuriers, elle raconta sa vie que nul ciné-roman n'égalerait jamais et ses auditeurs, deux Belges inconnus d'elle, et qui ne la connaissaient pas, sentirent soudain monter dans leur cœur une pitié et une tendresse, comme s'ils étaient devenus les artisans d'un rachat, comme si, sans sacrilège, ces confidences appelaient une absolution.

Ils sont partis, emportant des livres et quatre disques de phonographe, pour remplacer ceux usés par des milliers d'auditions dans leur « Ferme du Paradis »

Laissez-moi me souvenir un instant de cette séparation, lorsque, penché par-dessus le bastingage, j'ai vu s'éloigner, dans le canot vermoulu du Norvégien Nyggerup, Robert Philippson, debout, bras croisés, impassible; Rudolf Lorenz, qui lisait déjà, et, entre eux deux, Héloïse Wagner agitant un mouchoir trempé de larmes. C'était au soir du mardi 30 janvier 1934.

Quelques mois plus tard, Dora Koerwein hurle aux côtés du cadavre de Ritter, sans sépulture; sur la grève déserte de Marchena se dessèchent les corps de Lorenz et de Nyggerup, morts de soif; et l'on chercherait en vain à travers tout l'archipel, fugitifs ou suicidés, Robert Philippson et l'impératrice des Galapagos.

#### OCÉAN PACIFIQUE

Maintenant que se sont évanouis les Galapagos et leurs pressentiments, la *Stella Polaris* s'enfonce vers l'ouest. Alors commence vraiment à se réaliser l'étendue du Pacifique : trois fois la largeur de l'Atlantique! sept, huit, neuf jours de navigation sans la moindre terre, la moindre voile, la moindre fumée en vue, rien, sinon le vol parallèle des goélands, inlassables, à 5,000 kilomètres de leurs roqueries.

Caressés par le régime invariable des alizés, les heures qui s'écoulaient suscitent certains rappels : Magellan d'abord, cherchant la route des Indes par l'Occident et dressé, depuis l'extrémité de l'Amérique du Sud jusqu'aux Philippines, sans rencontrer, en nonante-huit jours, autre chose que deux îlots inhabités.

Plus tard, l'odyssée des mutins de la *Bounty* descendant, près de Tahiti, le lieutenant Bligh et quelques fidèles, dans une barque vraie coquille de noix, et les laissant à leur chance. Bligh traversera tout le Pacifique jusqu'à Java et reprendra sa place dans l'état-major de Nelson, à Trafalgar.

Et plus près de nous, Alain Gerbault.

Toutefois, les habitants de ces archipels égrenés sur l'océan, les Polynésiens, véritables Vikings, ont sillonné cette Méditerranée sur leurs pirogues pouvant contenir jusqu'à 150 guerriers. Une autre race les avait précédés, dont le mystère se cache dans l'énigme de l'île de Pâques où gisent ces colosses inexplicablement coiffés

d'un chapeau fait de forme, et plus énormes que les sphynx d'Égypte ou les alignements de génies à Angkor.

Ces évocations n'empêchent pas la sérénité de l'océan de morphiner petit à petit l'intelligence. Par la raréfaction des nouvelles de la Radio, qui ne transmet bientôt plus que les cours de la Bourse, la sensation d'éloignement gagne en profondeur. Qu'importe! Tout s'abîme dans la magie des houles, longues, particulières, au rythme ralenti, sous un ciel presque toujours pur, tandis qu'à hauteur du pont-promenade, sans se former en triangle comme les canards sauvages, mais un peu à la bohème, les goélands continuent de vous observer, le cou tourné, presque indiscrets.

Nuits du Pacifique, que l'on ne peut plus oublier, de type contrasté : ou bien le firmament, d'un bleu insondable, avec le fourmillement de la voie lactée et une splendeur de constellations; ou bien de ces clairs de lune qui baignent le ciel, l'eau, les cordages, les chevelures, dans une phosphorescence, chaque tour d'hélice faisant jaillir des gerbes de diamant liquide.

Et puis, au fur et à mesure que les journées ont vécu, irremplaçables, que l'on a lu davantage *Dans les mers du Sud*, de Stevenson, que l'on approche réellement de l'escale, l'euphorie fait place à l'impatience.

Survient alors une dernière nuit, plus idéale que les autres, parce qu'insensiblement d'abord, peu à peu perceptible ensuite dans sa subtilité, un parfum de vanille s'est instillé embaumant l'atmosphère, annonce à plusieurs heures au large, de la proximité des îles polynésiennes.

Maintenant, le cœur battant, nous sommes tous sur la dunette, épiant, depuis l'aurore, dans le lointain, cette masse, montagneuse et grise, qui se dessine, se colorie : Nukahiva des Marquises, la première île des mers du Sud...

#### ILES MARQUISES

Ses falaises de 800 mètres, en basalte violet, plongent à pic, épousant les dentelures des golfes; au fond s'épanouissent les vallées d'un vert étourdissant; la végétation recouvre la montagne jusqu'en ses cimes, les contreforts remplis d'ombre alternant avec l'étincellement des cocotiers; à la base resplendissent les bordures d'arbres « Flamboyants », espèce de cèdres dont la couronne n'est qu'une fleur écarlate.

Le yacht pénètre dans la baie de Taïoahé; tout acquiert relief et nuances vernissées par la brume brillante du Pacifique; des milliers d'oiseaux-frégates dérangés s'envolent en criant, tandis qu'au sommet, sous les parasols des palmiers, en file indienne, avancent des chèvres sauvages.

Sur la plage où se dissimulent quelques bâtiments à toit de tôle, on hisse lentement les trois couleurs françaises; des barques à balancier sont échouées sur la grève.

À l'extrémité d'une jetée en planches, une dizaine de marquisiens, de carnation claire, aux yeux d'un velouté sombre, attendent, en pantalon de drill et chemise loqueteuse. Alors qu'une fois l'an, à peine, débarquent des touristes, l'indifférence de leur sourire se conjugue avec la merveille du cadre naturel. Il en demeure deux mille, presque tous métissés de Chinois ou de Tahitiens : dans un siècle on montrera le moulage du dernier au Trocadéro.

Le cocotier, l'arbre à pain suffisent à leur alimentation, avec les produits d'une pêche sans efforts. Ils n'ont plus de chefs, mais quels antécédents!

En 1804, le Russe Krusenstern, après avoir trouvé dans Nukahiva un Français et un Anglais qui se battaient à coups de pierres depuis 1793, fut reçu par la reine, au profil semblable à celui d'Agrippine; son seul tatouage aux paupières et aux poignets formait une dentelle en laque carminée.

En 1835, des centaines de filles et de jeunes gens, aux cheveux

piqués de fleurs d'hibiscus rose, assiégeaient le bateau d'Herman Melville; l'archipel se dépeuplait déjà par les ravages de maladies apportées par une lie de marins relâchant avant de descendre davantage vers le sud, à la poursuite de la baleine franche.

A terre maintenant, je suivais la piste longeant les cases, mixture de baraquements et de construction native, invité bientôt à m'asseoir, à bavarder en grillant une cigarette, tandis que la ménagère prépare en hâte un plat du « popoi », fruit de l'arbre à pain cuit sous la cendre; délices de l'hospitalité polynésienne où le « bonjour » dont on vous salue *Aloha*, se traduit littéralement par « Mon amour »...

En face, le bureau de poste, fermé, avec une affiche rappelant aux Marquisiens leur devoir militaire pour le contingent de 1926. A ce carrefour, dans cette île où n'a jamais circulé aucune voiture automobile, un panneau « don de Citroën » indique une destination à laquelle ne conduit aucun chemin carrossable.

La petite église de Taïoahé apparut enfin entre les colonnes des cocotiers, et, sur le seuil, le R. P. Siméon Delmas.

Fixé depuis quarante-huit ans aux Marquises, sans les avoir jamais quittées, ce Français se souvient encore d'avoir conduit Robert-Louis Stevenson vers un « haut lieu » sacré. Il m'a décrit ces sacrifices humains dont on ne lui a pas épargné naguère le spectacle : banquets anthropophagiques que présidaient les chefs, labourés de tatouages vermillon, plus compliqués que les blasons du Moyen âge, tandis que dans le stade en pierre cinq mille guerriers, en manteau de plumes de coq, le col ceint de barbe de vieillard, faisaient tourner leurs massues, pour la joie des petits enfants échappés de l'école des religieuses, tapis dans les buissons, de même que les gamins de chez nous suivent par les trous de la toile le carrousel des chevaux de cirque.

Epoque des tabous, décrétés brusquement! Tabou du silence durant lequel on liait le museau des porcs pour les empêcher de grogner; tabou du mouvement pendant lequel les indigènes demeuraient figés dans l'attitude où les avait surpris la galopade des sorciers, fêtes totémiques s'achevant dans les orgies.

Aujourd'hui quelques douzaines de Marquisiens, dont plusieurs lépreux, dans un des plus nostalgiques paysages, entourent le Père Siméon. Sans illusions trop faciles sur la foi de ses convertis, il sait que l'authentique croyant, c'est celui qui soutient chaque jour en vainqueur le combat de Jacob avec l'ange.

Plus d'écoles, faute d'écoliers; rongé d'éléphantiasis, parvenu à un degré de pauvreté matérielle absolue, adoré de ses Polynésiens, il ne peut cependant leur donner que les mérites réversibles de ses souffrances, mais aussi les trésors de sa charité car, n'est-il pas vrai, c'est toujours, au sens de Dieu, le plus pauvre celui qui donne le plus.

Des émotions différentes nous attendaient le lendemain dans Hiva-oa; sur la route dominant la rade d'Atuona, bordée de plantations de cocotiers, l'alizé inclinait les troncs et le balancement des palmes créait une pluie de gouttelettes de lait de coco...

Mon guide, sur un poney chilien, trapu et cabocharde, avec une selle en loques et pour rênes des ficelles, est un cavalier plus beau que Roberto de Vasconcellos. Il fait soigneusement éviter à ma monture certaines pierres de la route, car, me dit-il en confidence, des démons se cachent dessous... Tout n'est pas défunt dans le paganisme polynésien...

La chaleur nous contraint à une halte; quelques passereaux que la paresse ambiante a réduits au silence viennent se poser sur votre épaule et acceptent la caresse de votre doigt...

Au point culminant de la colline s'étend le cimetière où sous des croix blanches sont confondus indigènes, missionnaires, colons; sur une dalle nue : l'inscription : « Paul Gauguin, 1903 ».

Fou de couleur et de vie libérée, après un long séjour à Tahiti, qu'il trouvait trop civilisée, Paul Gauguin vint achever, dans la

solitude des Marquises, une existence de « maudit ». Elle avait été entamée sous les tropiques, au Pérou, et il se souvenait de sa mère, se rendant à la cathédrale de Lima, précédée d'une négresse qui portait son missel sur la tête.

Après quoi il ne connut guère que l'alternance de la vache enragée et du veau trop gras; commis d'agent de change, époux d'une Danoise luthérienne qu'avec la candeur des artistes il réduisit sans remords à une misère noire..., après avoir essayé de vendre des bâches, il comprit assez vite qu'il était inutile de tricher avec le destin. Il nourrissait au cœur une souffrance vive que nul climat et nulle affection ne pouvaient apaiser; il cherchait après tant d'autres la vie sans contrainte, et la contrainte lui manquait, comme aussi l'argent.

Même ses chers Polynésiens, pour qui l'époque était révolue où ils l'auraient gardé à titre d'otage, lui rappelaient parfois leur créance alimentaire et puis s'attendrissaient... Ses toiles ont brutalisé les deux couleurs fondamentales des îles : écarlate et vert; vert des palmes, écarlate des flamboyants. Quant aux personnages, il les a traités comme des idoles, à coups de hache.

Il est mort, tout seul, sans un sou. Dans les derniers temps, il sculptait des bâtons, peignait sur du papier d'emballage des aquarelles qui se vendirent par liasse 50 centimes pièce au marché public de Papeete, à la requête du gouvernement, créancier pour des contributions arriérées.

Le jour suivant, le yacht parvint au pied des falaises extraordinaires de Fatuhiva, hautes de 1,200 mètres, d'aplomb; je longeais, en canot, leur base éclaboussée par des éventails d'écume fraîche, lorsqu'apparut, dans une petite baie, une goélette, aux lignes si fines, si étudiées : à la proue, debout, un homme vêtu du *parœu* tahitien, torse bronzé par les embruns, sans un geste, nous observait. Je l'avais reconnu : Alain Gerbault!

Chacun sait son aventure, que l'on fut habile à exploiter, en 1926, lorsque le *Fire Crest* amarré au pont Alexandre III recevait dix mille visiteurs par jour et que les clowns Antonet et Beby parodiaient ce voyage au Cirque de Paris. Mais Alain Gerbault s'est pris au jeu, entamé par dépit sentimental; depuis six ans les îles des mers du Sud l'ont acclimaté et enchaîné.

Comme si j'avais troublé sa retraite, mes premiers mots furent reçus avec une froideur calculée. L'ancien champion de tennis ne vibrait même plus à la révélation des dernières performances de son ami Jean Borotra. Aucun message à transmettre pour la France. Il ne désirait pas monter à bord de la *Stella Polaris*. Il n'avait besoin de rien...

Toutefois, peu à peu détendu, il évoqua les soirées, passées à terre, chez ses chers Polynésiens; les récits des vieillards, recueillis en fumant une pipe de tabac de traite; les chants marquisiens, presque entièrement perdus.

Alain Gerbault a adopté la vie indigène avec, en surcroît, une bibliothèque, un phonographe, un bateau... Comme eux, il pêche... Comme eux il éprouve la douceur du Pacifique... Sans une marque d'émotion, il m'a dit un « au revoir » nonchalant.

Nous quittions les Marquises, alors que se détachait à contre-jour la goélette, avec son navigateur immobile, comme une figure d'ombres chinoises; tandis que de l'autre bord, on voyait flamber au coucher du soleil les falaises de Fatuhiva avec l'escalade de leurs palmiers... Et petit à petit, remplacée par la saveur saline de l'Océan, s'estompait avec les détails de Fatuhiva, le parfum de vanille, filigrane des îles des mers du Sud.

#### LES ILES DE LA SOCIÉTÉ

Trois jours furent ensuite nécessaires pour atteindre les îles de la Société; à mi-chemin, révélation des îles basses ou coralliennes, dont la constitution tient du miracle. Les coraux ou polypes

vivants, puis morts, s'agglomèrent en bancs sous-marins, que le temps amène à fleur d'eau; sur la surface poreuse se déposent des particules végétales, collées aux pattes des oiseaux de mer ou des fragments de bois charriés sur des milliers de kilomètres; les années passent et petit à petit la couche de corail soudé se couvre d'une pellicule d'humus, qui germe et donne une bordure de cocotiers et de pandanus.

L'île corallienne « l'atoll », en forme d'anneau, conserve un lagon central aux eaux transparentes où se forment des bancs d'huîtres.

L'apparition du premier atoll posé comme une assiette sur les flots, avec le murmure des alizés dans la frange des cocotiers, est un spectacle inoubliable frappé de silence, même lorsque les Polynésiens se laissent descendre dans le lagon, pieds en avant, narines pincées, allant chercher la nacre et les perlières, véritable vision de « documentaire » rappelant que la Polynésie nous a surtout été révélée par le cinéma.

Heureux souvenirs! Plus heureux encore à Mooréa, où je voudrais retourner, non parce que, en compagnie d'indigènes, simples et harmonieux, j'ai mangé le cochon de lait, cuit à la manière tahitienne, dans un trou rempli d'herbes aromatiques... mais parce que mon hôte m'a promené, dans sa pirogue à balancier, durant des heures, autour de l'île, montrant sous tous les angles la « Montagne percée », aux découpures de château gothique qui, après les falaises de Fatuhiva, demeure un site impérissable.

TAHITI

Tahiti est connue au moyen d'une littérature, inaugurée par Dumont d'Urville, qui la baptisa : Nouvelle Cythère, terminée à Marc Chadourne, en passant par Pierre Loti, qui connut encore la bonne reine Pomaré...

Ayant succédé à un père, mort d'une indigestion de rhum, la reine Pomaré gouvernait avec une certaine astuce et des princes consorts à la petite semaine. Elle hésitait entre l'influence anglaise, incarnée par le nommé Pritchard, consul, pasteur méthodiste, vendeur de pharmacie, et l'influence française, représentée par l'amiral Dupéthit-Thouars, trois vaisseaux de guerre, plus un piano mécanique, dont l'offrande fut décisive : chaque soir le prince consort tournait la manivelle, jusqu'à la crampe, ruisselant de sueur; cet instrument ne jouait qu'un seul air : « Mignonne, entends-tu le chant des oiseaux »... assez ironique, la reine pesant dans les 105 kilos et nul oiseau n'ayant jamais gazouillé dans Tahiti.

L'ancien palais de Pomaré, meublé par Dufayel — un meuble signé Dufayel était garanti jusqu'au ciel — est encore occupé par de petites nièces, élèves au lycée de Bouffémont, bourrées de conférence de l'Université des Annales, mais prêtes à danser la « upa-upa » en costume national, avec la frénésie voulue.

Une route littorale contourne l'île, montagneuse, couverte d'une végétation plus complexe qu'aux Marquises, par l'acclimatation de nombreuses essences tropicales.

Dans la vallée d'Orofara, j'ai visité la léproserie. Au réfectoire se trouve une naïve statuette du P. Damien, notre compatriote Joseph Deveuster, dont la mémoire de martyr survit, intensément respectée, dans le Pacifique tout entier.

Sur la côte soumise aux alizés s'étagent les bungalows d'Américains, décidés à terminer leurs jours ici, moyennant 500 francs par mois, un canot à voile et un cheval. Enfin, le retour à Papeete, qui se découvre petit à petit entre les tamaris et les bougainvillées.

Ville des tropiques où l'on ressent au maximum l'atmosphère des mers du Sud, quelque peu flétrie par la civilisation. Quai du Commerce, avec à l'ancre les goélettes en partance; entrepôts de coprah aux odeurs douceâtres; comptoirs où l'on présente la nacre,

les perles, l'écaïlle, les jupes de « tapa », et surtout les cartes postales, dont le trafiquant est un belge.

Cercle Dumont d'Urville où les colons jouent la belote bridgée avec le vocabulaire du *Café du Commerce*; quartier chinois où se rassemblent, dans une puanteur massive de poisson sec, blanchisseurs, marchands de fruits, de cotonnades et de souliers. Le lagon, enfin, visité dans une barque à fond de verre, pour apercevoir, par transparence, ces poissons qui, en brochettes orangées ou bleu d'outremer, seront le lendemain très tôt la gloire du marché matinal et que l'on dégustera tout crus, avec les « fei » de petites bananes à pulpe rouge.

L'atmosphère nocturne de Papeete rassemble des messages les plus chargés de signification, au *Blue lagoon Hotel*.

*Blue lagoon Hotel!* D'un côté la terrasse sur l'océan, plongée dans la nuit du Pacifique, avec la Croix du Sud, très haute, et, illuminés du passage fugitif de torches, les Polynésiens qui pêchent au harpon. Silhouettes noires, debout sur leur pirogue. Et de l'autre côté, la salle, ses fleurs artificielles fanées, son bar, dispensateur de *rainbows cocktails* aux reflets irisés; sa patronne, Anglaise évadée de l'*Opéra de Quat'Sous*, ses consommateurs, officiers de marine, maintenant la tradition de Pierre Loti, touristes avides de ne rien oublier, littérateurs sans copie et artistes sans commandes, aventuriers auxquels il reste pour capital leur machine à écrire et le récit de leurs aventures...

*Blue lagoon Hotel!* Quelqu'un s'est levé, agent en douane, qui se prétendait petit-fils de l'empereur Kamehameha V, des îles Hawaï, en smoking, nu-pieds; à côté de lui, son enfant, beau comme Rudolph Valentino, en costume de tennis, avec des vernis...

Alors ils commencèrent à chanter des « iménès », petits poèmes lyriques, avec cette voix gutturale et cuivrée des Polynésiens, plaintive parfois, soutenue par des guitaristes et un pianiste saoul, qui, jusqu'à l'aube, dans un crescendo finalement grandiose, nous enchaînèrent aux sortilèges de la musique polynésienne...

Cet alliage de plaisirs occidentaux et de véritable exotisme, chargé de moins d'amertume que de gaieté enfantine, se retrouve chez « Dinah » où les quartiers-maitres de la *Zèlée*, les stewards et les blanchisseuses de la *Stella Polaris*, les comptables de l'administration, avec les indigènes et les métisses, dansaient dans un acharnement de bal des catherinettes, au son d'un phono qui possédait encore tout le répertoire de Chevalier et de Mistinguett en 1920. Cè spectacle valait davantage que les quarante sous de la demi-Perrier, absorbée avec une paille, faute de verre.

JEAN THÉVENET.

(A suivre.)

## Conférences Cardinal Mercier

16<sup>e</sup> année

ET

## Grandes Conférences Littérales

8<sup>e</sup> année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 22 janvier**, à **5 heures** (Salle Patria) par

M. ANDRÉ DEMAISON

SUJET :

VINGT-CINQ ANS D'AFRIQUE

(De la préhistoire à l'automobile)

Cartes particulières pour cette conférence : 5 et 10 francs.



# La carence de la race blanche

## dans l'évangélisation des races de couleur<sup>(1)</sup>

LA CARTE DU MONDE

Quand on regarde la carte du monde, on s'aperçoit que la population du globe se divise en cinq blocs bien caractérisés : le bloc blanc, le bloc jaune, le bloc brun, le bloc noir et le bloc rouge. Chacun d'eux, à travers les siècles, s'est créé une civilisation à part, a produit un type spécial, a évolué sur des lignes différentes. Au sujet de ces différences, les savants ont discuté sans fin. L'Eglise catholique seule n'a jamais varié. Quels que soient leur type, leur culture et leur évolution, son enseignement est catégorique : tous leurs membres sont des enfants de Dieu au même titre, ont été rachetés par le même Sauveur, et tous ont une âme immortelle appelée à la connaissance de Dieu et au salut éternel.

Une autre conviction qui se dégage de l'histoire des races humaines est celle-ci : la race blanche représente, sous tous les rapports, le bloc privilégié. C'est la race qui, dès l'origine du christianisme, semble avoir été investie de la mission providentielle de diriger pour un temps l'évolution des autres races. Quelques détails nous auront vite convaincus de ce fait.

Comparé au bloc de couleur, le bloc blanc a été pendant de longs siècles le plus faible, au point de vue du nombre. Même en ce moment, il reste de beaucoup inférieur à la masse des peuples à peau colorée. Le nombre total des êtres humains actuellement en vie peut être évalué à près de deux milliards, sur lesquels 550 millions sont blancs, alors que 1,500 millions sont de couleur.

Les jaunes comptent 700 millions; ce sont les plus nombreux.

Les bruns, 500 millions.

Les noirs, 200 millions.

Les rouges, 50 millions.

Je tiens à le faire remarquer, ce ne sont là que des chiffres approximatifs, étant donné que des nations comme la Chine, qui contient un quart de la population humaine, n'ont pas de recensements réguliers.

D'après ces chiffres approximatifs, il revient à dire que les races de couleur, vis-à-vis des blancs, sont dans le rapport de 3 à 1.

Si, maintenant que nous connaissons la proportion des populations du globe, nous cherchons à connaître l'influence politique exercée par chacun des blocs cités plus haut, nous nous trouvons en face d'un fait stupéfiant : l'hégémonie mondiale de la race blanche! Parcourez la carte ethnique du monde et voyez. Avant 1914, là où la population blanche ne s'était pas fixée au sol, peu de régions de la terre avaient échappé à son empire, et de vastes territoires habités par des millions d'indigènes au visage sombre étaient soumis à la volonté de l'homme blanc. Sur les 137 millions de kilomètres carrés qui (en dehors des régions polaires) constituent la surface terrestre du globe, 15 millions et demi seulement avaient des gouvernements autres que blancs, et encore, près des deux tiers de ce restant modeste étaient-ils représentés par la Chine et ses dépendances. Ce qui veut dire que les huit dixièmes de la

surface habitable du globe étaient tombés sous l'autorité de la race blanche.

Et cette évolution de la race blanche s'est produite en moins de quatre siècles. Rien ne la faisait prévoir avant le XV<sup>e</sup> siècle. Tout au contraire, elle avait failli perdre son indépendance sous les assauts répétés des invasions asiatiques. Elle avait, avec les plus grandes difficultés, résisté à ses agresseurs jusqu'au jour où le chemin des océans lui étant ouvert par Christophe Colomb et Vasco de Gama, elle put tourner les positions de ses adversaires et les vaincre chez eux. Alors commença le fourmillement de la race blanche sous toutes les latitudes. Ce fut la ruée aux colonies et la concurrence la plus âpre entre les nations blanches pour savoir qui se taillerait le plus grand empire parmi les races de couleur. L'année 1900 a marqué la plus haute cote qu'ait atteinte la marée blanche qui durait depuis quatre cents ans. C'est à ce moment que les blancs ont été au pinacle de leur prestige et de leur puissance. (L. STODDARD.)

LA MISSION PROVIDENTIELLE DE LA RACE BLANCHE

Dans son livre très remarqué *Grandeurs et Servitudes coloniales*, M. Sarrault s'est montré bon observateur. Mais il ne pouvait apporter à la question coloniale sa vraie solution, étant donné qu'il a sciemment ignoré le problème qui prime tous les autres, pour les races de couleur, le problème religieux. Devant l'hégémonie des blancs, il s'écrie : « La domination de l'Europe s'étend sur la majeure partie de l'Univers. Les huit dixièmes de la planète sont sous la loi du colonisateur de la race blanche. Quel sujet d'orgueil que tant de grandeur!... »

Sans doute, mais est-ce simplement pour en tirer gloire que, par une permission spéciale de la Providence, ces huit dixièmes de la planète — autant dire tout le monde païen — sont, à un moment donné, tombés sous la domination de la race blanche, la race chrétienne? Aucun des grands colonisateurs n'oserait le soutenir. Tous ont un peu honte de l'origine de cet empire. « Ne rusons pas », avoue Sarrault lui-même, « ne trichons pas. A quoi bon farder la vérité? La colonisation, au début, n'a pas été un acte de civilisation. Elle est un acte de force, de force intéressée. » Sachant cela, et pour se forger un titre légal de possession, chaque nation blanche a pris sa colonie en tutelle et s'est efforcée de l'organiser matériellement et moralement. Ici organisation a longtemps voulu dire exploitation, mais enfin ne chicanons pas sur les procédés. Je ne suis pas de l'avis du professeur Pittard, de Genève, quand il assure que « l'histoire des colonies n'a été qu'un long martyrologe des races de couleur ». Les nations colonisatrices ont accompli de terribles injustices, commis de graves erreurs, mais enfin toutes ont compris qu'ayant pris l'autorité chez ces peuples souvent très primitifs, elles avaient assumé l'obligation de procurer leur bien matériel et moral. Depuis cinquante ans surtout, elle leur ont apporté ce qu'elles appellent « le bienfait de l'instruction ». « Le problème de l'enseignement est sans doute le plus important et le plus complexe de ceux qui sollicitent l'esprit du colonisateur, car il contient, plus ou moins, en puissance tous les autres, ou il affecte leur solution. » (SARRAULT, *Grandeurs et Servitudes coloniales*.) S'il s'agit ici de la véritable instruction — inséparable de la religion chrétienne — nous croyons, nous aussi qu'elle est le plus grand des bienfaits et qu'elle contient, en puissance, tous les autres problèmes et aide efficacement à les résoudre. Si, au contraire, il s'agit de l'instruction athée, nous affirmons que, pour ces peuples, elle est un fléau et vient compliquer singulièrement tous les autres problèmes de leur évolution. Or, le grand crime de la race blanche est d'avoir donné, de distribuer encore dans toutes ses colonies, l'instruction sans Dieu. Depuis cin-

(1) Nous devons à l'aimable obligeance de notre confrère suisse Nova et Vetera, la publication, en Belgique, de cette étude.

quante ans surtout, on leur propose la science laïque comme la grande déesse de l'avenir, celle qui, faisant sortir de l'ignorance abjecte du passé ces populations pauvres et misérables, en élevant leur niveau intellectuel, élèverait aussi celui de leur bien-être matériel. Les pontifes du nouveau culte ont parfaitement réussi dans leur nouvelle croisade. Grâce à l'instruction athée, la jeunesse a perdu ses anciennes croyances; elle est à la veille de devenir complètement infidèle. De plus, le nouveau culte a soulevé en elle des appétits, éveillé des aspirations qu'elle veut satisfaire à tout prix. Pourquoi pas? Dès lors qu'on lui a inoculé le virus de tous les principes subversifs des sociétés en l'émancipant de toute responsabilité morale et religieuse, qu'est-ce qui l'en empêcherait? On secoue les épaules de pitié quand on entend l'un des grands coloniaux actuels définir le but de la colonisation: « Faire régner une éthique plus haute qui dégage peu à peu les lois et les garanties de la dignité humaine, les éveils d'une conscience publique, la notion des droits de l'homme en tout lieu. » Comment faire régner une éthique plus haute, comment former une conscience, comment dégager les principes du droit et de la justice, sans un enseignement religieux qui fasse de Dieu la base et la sanction de toute morale et de toute justice? On ajoute: « Notre devoir est de préparer des avenir humains. » Très bien, mais est-ce que ces avenir humains qui doivent apporter le vrai bonheur et le vrai progrès à ces populations peuvent se concevoir en faisant abstraction complète de l'âme et du monde spirituel? Ceux qui vivent au milieu d'elles et savent combien ces races sont imprégnées de religion répondent catégoriquement que non!

Du moment que la race blanche prenait possession de ces terres païennes et qu'elle assumait la direction de ses habitants, elle devait leur apporter le progrès, le bien-être, la paix, l'instruction. C'est entendu, mais, avant tout, ne se devait-elle pas de leur donner le plus grand de tous les biens: la Vérité, disons le christianisme, sans lequel, tôt ou tard, aveuglées par le matérialisme, ces races se lanceront dans les pires aventures? Avouons-le franchement, la grande mission de la race blanche, la voilà? Or, en tant que gouvernements, les blancs l'ont systématiquement refusée. Pour remplir cette mission, devaient-ils faire pression sur les consciences? Point du tout, les missionnaires eux-mêmes ne l'eussent pas permis. Sans aller si loin, pour déterminer de grands mouvements de conversions, un peu de sympathie eût suffi. Montrer qu'eux aussi, les peuples conquérants, étaient des chrétiens et que la conversion de leurs sujets leur eût été agréable. Devant le péril musulman, le créateur du Soudan, le général Archinard, avait fort bien compris cela. Comme ligne de conduite, lui, calviniste, exhortait ses subordonnés à se montrer chrétiens. « Il nous suffira, j'en suis sûr, d'affirmer notre religion pour qu'elle soit adoptée, assurait-il, et l'œuvre la plus utile pour l'intérêt français serait certainement de créer de petites chapelles dans les villages de quelque importance, quand bien même elles ne pourraient être régulièrement desservies. » Il ajoutait: « J'ai regardé comme un devoir, bien que je sois protestant, d'assister à la messe à mon passage à Kita. » Comme il pouvait s'y attendre, il fut désavoué. A l'exception des Espagnols et des Portugais, dans l'ancien temps, et, de nos jours, des Belges, non seulement les mandataires des gouvernements blancs n'ont jamais voulu afficher leur christianisme, mais dans un but politique ils ont fait en public l'éloge des religions païennes et exhorté leurs adhérents à y rester fidèles comme étant les mieux adaptées à leurs pays. Grâce à cette attitude négative de leurs conquérants, les nations païennes en sont venues à croire qu'ils ne tenaient pas à les voir changer de religion — ce qui était vrai — et que le christianisme, en somme, était inférieur à leur propre culte puisque les blancs tenaient à le conserver.

Et c'est pour cela qu'au XX<sup>e</sup> siècle, où les deux tiers du monde

païen auraient pu être chrétiens, le christianisme en est encore à lutter pour son existence. Malgré les ruisseaux de sang versé, l'action héroïque de ses missionnaires, il n'a pu faire bloc nulle part. Ses communautés sont éparses au milieu d'immenses populations païennes, semblables à des îlots perdus dans l'océan qu'un retour de cyclone pourrait encore submerger. Après trois cents ans d'apostolat, que disent les chiffres? Dans l'Inde: 3 millions de catholiques sur 350 millions d'infidèles. En Chine, 2 millions et demi sur 500 millions. Au Japon, 100,000 sur 80 millions. En Indo-Chine, 1 million et demi sur 20 millions. En Afrique, 2 millions sur 180 millions. Et le reste à l'avenant. Mettons 12 millions de convertis en cent ans, sur un bloc de 1,500 millions d'infidèles, alors que si les nations de race blanche avaient été fidèles à leur mission, le monde en grande partie serait aujourd'hui chrétien. Oh! quelle idée que celle-là! Une utopie! ripostez-vous. Je ne le crois pas; le résultat était possible. — Alors, Dieu ne l'a pas voulu? — Tout indique qu'il le voulait. L'heure psychologique était arrivée, il suffisait de ne pas la laisser s'échapper. — Et comment? — Mais oui, la race blanche, à un moment donné, tenait les races de couleur entre ses mains. Si la Providence avait permis un fait si extraordinaire, était-ce pour perdre ces pauvres races de couleur ou les sauver? pour les empoisonner à jamais avec nos erreurs ou pour leur donner la vérité? Les gouvernements de race blanche n'ont pas voulu comprendre la grandeur de la mission que Dieu les avait appelés à remplir. Considérée dans ses gouvernements, la race blanche a failli à sa vocation providentielle.

#### LA RÉACTION DES PEUPLES DE COULEUR CONTRE LA RACE BLANCHE

L'histoire des colonies, peut-on dire, est la réalisation des buts que les nations blanches se sont proposé d'atteindre en prenant en tutelle les immenses territoires que, jusqu'à présent, elles ont tenus sous leur autorité. Occupation, établissement d'un gouvernement stable faisant régner la paix, développement de l'instruction, de l'industrie, création partout de plus de bien-être pour répandre plus de bonheur et plus de justice. C'est peut-être ce que M. Sarrault dans son style officiel a résumé: « Créer parmi les êtres et les choses un état de progrès matériel et moral, amplifiant les moyens du mieux-être universel. » Les nations blanches ont-elles rempli ce programme? Au point de vue purement matériel, soyons francs, elles ont réalisé, en partie, leur plan. Là où elles ont erré du tout au tout, c'est au point de vue intellectuel. Elles ont apporté la science, mais la science athée. Toutes ont agi sous l'obsession de l'idée laïque. Mal leur en a pris; elles ont ainsi ouvert la porte à tous les principes de désordre et de destruction. Avant la venue des blancs, ces races de couleur avaient une religion primitive, grossière si vous voulez. Du moins, certains enseignements moraux de cette religion servaient de frein à leurs appétits désordonnés, maintenaient dans de certaines limites les bas instincts de leur nature. Sous la poussée de l'athéisme occidental, religion et code social ont été emportés, et des populations entières sont aujourd'hui comme déracinées, désaxées, ne sachant pas à qui se confier dans leur désarroi moral. La jeunesse surtout fait pitié. La tête farcie de fausses théories, trompée par des promesses irréalisables, scandalisée souvent par la conduite des Européens, la race choisie, elle est devenue matérialiste et révolutionnaire. La vie pour elle ne vaut plus que par la somme de jouissances qu'elle peut lui procurer. Le culte de la science athée, la grande déesse occidentale, a engendré le culte de toutes les indépendances. Tout ce peuple de mécontents, mis en ébullition par les idées subversives dont on les a bernés, se dressent devant ceux qu'ils appellent des tyrans et des usurpateurs, pour leur demander des comptes.

« Il y a trois cents ans que vous occupez notre pays, qu'avez-vous fait pour nous? Avec votre progrès matériel, que nous ne demandions pas, vous nous avez communiqué toutes vos tares et inoculé tous vos vices. Avec votre éducation sans Dieu, vous avez empoisonné notre race et lui avez fermé le ciel. Nous sommes plus malheureux qu'avant. Et puisque vous avez promis de quitter notre pays une fois votre œuvre accomplie, le temps est venu de vous exécuter, allez-vous-en! »

Cette mise en demeure surprend les Européens. De quoi se plaignent-ils? Ne l'ont-ils pas voulu? La révolte n'est-elle pas le fruit naturel de leurs enseignements? Ils veulent bien quitter, c'est réglé, mais le plus tard possible. « Attendez, attendez! conseillent-ils. Votre moment viendra. Nous autres, nous avons attendu plus longtemps que vous l'ère de la liberté. » En vue de les faire patienter, M. Sarraut dogmatise : « Pour en arriver à notre âme actuelle, à nous blancs, il nous a fallu des siècles et des siècles... Nous avons eu les apports successifs des illustres époques de pensées, de science et de découvertes... » Autant en emporte le vent! Ces considérations laïques n'arrêteront pas la jeunesse actuelle dans ses revendications. Elle ne s'arrêtera plus, car l'athéisme lui a enlevé ses crans d'arrêt...

Isolés au milieu de ces millions de païens, les blancs se cherchent des amis sur lesquels s'appuyer. Des amis? Où les trouver? Le blanc est partout devenu l'ennemi. Il n'y a, ils le sentent, que les chrétiens à garder des sympathies pour eux à cause de la communauté de religion et, au besoin, à faire cause commune avec eux, malgré les dangers de cette attitude en nos jours de nationalisme outré. Mais les chrétiens ne sont qu'une goutte dans cet océan bouleversé. A qui la faute? Si, par exemple, les chrétiens étaient 50 millions dans l'Inde, en ce moment, au lieu de 6 millions, et 15 millions en Indo-chine, au lieu d'un million et demi, quel apport ce serait pour les nations blanches aux abois! Le conflit actuel n'aurait certainement pas la même acuité. Sans doute, mais il aurait fallu y songer cent ans plus tôt, et appuyer efficacement l'action des missionnaires au lieu de l'entraver...

Désormais, leurs adversaires ne les lâcheront plus. Jusqu'ici, le prestige de l'homme blanc les tenait en respect. Ce prestige s'est envolé avec le bruit des canons de Moukden et des mitrailleuses de 1914. Pour eux, le blanc n'est plus qu'un homme comme les autres; une balle l'abat aussi facilement qu'un noir. On le sait par expérience. Et puis, le temps travaille pour eux. Les blancs meurent victimes de leurs théories irrégieuses et antisociales. Tandis que la population blanche décroît, les populations de couleur augmentent par bonds foudroyants. Dans l'Inde, le dernier recensement donnait 25 millions d'augmentation en dix ans! Suprême ironie du sort! L'homme blanc s'emploie depuis longtemps à réduire les obstacles qui s'opposent à la multiplication des peuples de couleurs, tandis que chez lui, il prend des mesures pour réduire le nombre des naissances! Politique de suicide! Les races de couleur s'en sont aperçues, fatalement, le duel se corsera un jour. Elles demanderont violemment la place que leur nombre semble leur donner le droit d'occuper. Ce sera le cycle des invasions qui recommencera. Alors se posera le grand problème d'un réajustement ethnique, avec toutes ses possibilités de cataclysme. Ici, nous revenons à la mission de la race blanche. Quand aura sonné l'heure de ce réajustement ethnique, combien il serait plus facile de résoudre ce problème, si ces races prolifiques étaient devenues chrétiennes! Il sera, au contraire, extrêmement dangereux de traiter avec des peuples païens sans conscience qui ne verront que leur haine d'opprimés à satisfaire et leurs instincts contenus à assouvir.

La conclusion est toute trouvée. Si, comme nations, la race blanche a failli à sa mission, il reste aux catholiques blancs de suppléer à cette carence, dans la mesure du possible, en accomplis-

sant individuellement l'œuvre que leurs gouvernements n'ont pas su faire. De toutes leurs forces, ils doivent aider les missionnaires dans leur tâche d'évangélisation de ces races de couleur. Il y va du salut non seulement spirituel mais encore temporel de ces races. Il y va aussi du salut spirituel et temporel de la société chrétienne. Déjà, par suite de leur nombre toujours croissant, les races de couleur étouffent dans des zones surpeuplées. Elles regardent avec des yeux avides par delà leurs frontières. Le jour fatal viendra où elles franchiront ces limites géographiques et déborderont sur les terres blanches qui de plus en plus se seront vidées de leurs habitants. Si, lors de leur émigration, elles étaient chrétiennes, cette transformation de l'équilibre ethnique se ferait sans grandes souffrances; ce serait une évolution plutôt qu'une révolution. Il serait donné à l'Église d'accomplir une grande mission; la charité et la fraternité chrétiennes présideraient à l'éclosion d'un nouveau monde.

† P. ROSSILLON,  
Évêque de Vizigapatam.

## Origine et but de la franc-maçonnerie<sup>(1)</sup>

L'Église établie (anglicane) ayant persécuté d'une façon féroce les calvinistes (puritains), de nombreux puritains s'étaient expatriés et avaient fondé le domaine colonial anglais sur une base calviniste; aussi la situation de l'Angleterre était-elle devenue paradoxale. Unie depuis peu à l'Écosse, en majorité calviniste; possédant un immense empire colonial fondé, pour la plus grande part, par des calvinistes, elle ne pouvait, sous peine d'amener une scission, continuer à se montrer aussi rigoureuse pour le calvinisme. Le sacre de Guillaume d'Orange, d'origine calviniste, avait été une mesure politique adroite, mais il fallait en continuer l'heureux effet. En adoptant, *officiellement*, sous les Hanovre, une société secrète d'origine calviniste, l'Angleterre donnait un gage à ses colonies. Et puis, par ses origines mêmes, qui l'avaient rendue interconfessionnelle, la Maçonnerie n'était-elle pas un symbole d'union entre les diverses sectes protestantes anglaises et spécialement entre la haute Église et l'Église presbytérienne?

Depuis leur création, les différentes sectes de la Réforme s'étaient copieusement injuriées, et, à l'occasion, sérieusement persécutées (2). Elles ne se trouvaient d'accord que quand il

(1) Voir *La revue catholique* du 11 janvier 1935.

(2) Ces luttes farouches entre les différentes sectes protestantes, dès leur naissance, s'expliqueraient mal si l'on ne se souvenait que ces rivalités religieuses se doublent de haines séculaires d'origine ethnique.

Le protestantisme est une religion très particulière. Il tient une place spéciale dans l'histoire des religions. D'ordinaire, une religion s'appuie sur quelques principes très fixes, principes que l'on ne discute pas. Et ces principes immuables impriment leur marque sur l'individu qui pratique cette religion. Pour ne citer que deux exemples, nul n'ignore l'esprit contemplatif du brahmane et le fatalisme du musulman : Le point de départ du protestantisme est bien différent : il a remanié une religion ancienne, le catholicisme, et au nom de son principe de la libre interprétation des textes, il en a retiré tous les dogmes. L'on conçoit qu'une religion ainsi désossée devienne une matière très malléable. Incapable d'imprimer sa marque à qui que ce soit, elle se laisse modeler sans résistance, au gré de ses adeptes. Et, dès la naissance du protestantisme, chaque groupe ethnique modela la religion nouvelle au gré de ses aspirations propres : les Nordiques, amoureux de la hiérarchie, adoptèrent le luthéranisme ou l'anglicanisme, prosternés l'un et l'autre devant les pouvoirs publics; alors que les Celtes, épris d'égalité, adoptaient « le calvinisme niveleur » comme l'appelait Napoléon I<sup>er</sup> (\*). Les

(\*) Mémorial de Sainte-Hélène. Remarquons, à ce propos, que la majorité des nations celtiques resta fidèle au catholicisme.

s'agissait de combattre l'ennemi commun : le Pape. Alors les haines particulières s'apaisaient, et toutes les sectes prodiguaient argent et soldats pour lutter contre l'Église catholique. Or, si l'on examine une carte d'Europe, l'on constate qu'un coin des plus gênants pour la Réforme s'enfonçait dans l'ensemble des pays protestants.

Entre Genève (calviniste), l'Allemagne et les pays scandinaves (luthériens) venait s'insérer la France prolongée au nord par les Pays-Bas espagnols, où la religion catholique dominait. Il fallait réduire cette poche, et, sans compter, Allemands, Hollandais et Anglais, laissant de côté les différences de doctrines, fournirent aux réformés français, des hommes et de l'argent. Il est bien certain que les accords secrets réglant les modalités de cette entraide protestante devaient éviter tout heurt de doctrine. Et si, comme les Maçons eux-mêmes le pensent, la Maçonnerie fut créée à cette époque, elle devait, ainsi que la Maçonnerie actuelle, proscrire de la façon la plus sévère toute discussion théologique

Méditerranéens repoussèrent, purement et simplement, la doctrine nouvelle.

Mais ces luttes violentes, d'où l'élément racique n'était pas absent, s'apaisèrent, si l'on peut dire, faute de combattants, car les sectes protestantes se développèrent dans de telles proportions que la Réforme n'est plus, à peu de chose près, qu'une religion individuelle, ce qui rend toute lutte intestine impossible.

Une autre question peut se poser, qui est la suivante : Pour quelles raisons, seul des premiers groupements protestants, le calvinisme devint-il, sinon universel, du moins international ?

Le calvinisme, il est vrai, se montra plus apte que les autres sectes protestantes à franchir les frontières, et cela pour plusieurs raisons :

En premier lieu, il s'adressait aux races celtiques ; et chez ces races le goût et le sens de l'apostolat sont plus développés que chez les Nordiques.

De plus les débuts du calvinisme furent difficiles, et des débuts difficiles trempent singulièrement les adeptes d'une cause.

Luther groupa rapidement autour de lui de puissants protecteurs. La doctrine de Zwingli et celle de Bucer se développèrent sans trop de difficultés. L'anglicanisme, imposé à la Grande-Bretagne par la lourde main de Henri VIII, eut, dès son origine, la situation privilégiée d'une croyance officielle. Seul, le calvinisme ne put s'implanter qu'au prix d'une lutte extrêmement âpre.

Les moralistes ont souvent exposé la vertu singulière provenant de l'épreuve surmontée, la force nouvelle d'une doctrine ayant survécu à la persécution ; mais ils ont négligé d'indiquer le moyen matériel qui, souvent, permet à une doctrine de survivre à la persécution. Ce moyen, c'est la religion du secret. Une doctrine persécutée est obligée de se terrer. Ses adeptes savent qu'on mot imprudent peut leur coûter la vie. Ils apprennent à se faire et deviennent ainsi une pépinière merveilleuse pour former des sociétés secrètes.

Ayant reconnu, à l'heure de l'épreuve, la puissance du levier qu'est le secret, ils n'ont garde de renoncer à ce moyen d'action, lorsque les jours luisent, meilleurs pour eux. Instruits par l'expérience, ils savent que ce qui a été décidé secrètement a plus de chances de s'accomplir que ce qui a été décrété au grand jour, lorsque le milieu où l'on désire opérer n'est pas favorable à l'événement que l'on prépare. Ils savent aussi que lorsqu'une doctrine ne peut se présenter dans un pays déterminé, drapeau déployé, elle peut parfaitement y pénétrer au fond de la halle d'un colporteur.

L'armature secrète du calvinisme était à la fois souple et forte. Et d'autant plus forte qu'une circonstance particulière avait contraint les calvinistes à exclure les femmes de leurs réunions occultes.

Les groupements de Poitiers avaient, tout d'abord, été gémés. Les Sœurs y étaient reçues au même titre que les Frères. Mais, à la faveur de l'ombre des cryptes où se tenaient ces réunions, des scènes d'une naturelle se déroulèrent que les calvinistes eux-mêmes — et cette décision est à leur honneur — interdirent aux femmes l'accès des assemblées secrètes (\*).

Les bûchers allumés par François I<sup>er</sup>, sur la montagne Sainte-Geneviève (\*\*), ayant, dès l'origine du mouvement, appris aux premiers partisans du calvinisme l'utilité de tenir leur langue, et la nécessité les ayant contraints à éliminer les femmes de leurs conseils secrets, l'armature secrète de la doctrine de Genève avait une puissance de propagande d'autant plus grande qu'elle pouvait compter sur la discrétion de ses membres.

Et, pour résumer, disons que la suprématie du calvinisme sur les autres sectes protestantes s'explique, en partie, par les dispositions naturelles du groupe ethnique où il a pris naissance, et surtout par la science du secret que, dès ses débuts, les circonstances ont imposée au calvinisme.

Même en France, ce ne sont pas nécessairement ceux qui parlent le plus qui obtiennent les meilleurs résultats. Dans un pays où les langues ne sont que trop agiles, un groupement dont les membres savent observer la discipline du silence, tôt ou tard, doit dominer, alors même que ses membres ne sont supérieurs aux autres, ni par le savoir, ni par l'intelligence, ni par le caractère.

(\*) Il y a quelques années une nouvelle obédience maçonnique « le Droit humain », reprenant les traditions premières des réunions de Poitiers, accepte les Sœurs au même titre que les Frères.

(\*\*) C'est, croyons-nous, en souvenir du martyre des premiers apôtres de la Réforme en France, sur la Montagne Sainte-Geneviève, que la franc-maçonnique Assemblée Constituante de 89 s'empara de l'église dédiée à la patronne de Paris pour y enterrer les grands hommes du régime nouveau.

entre ses membres (1). Ce ne pouvait être, comme de nos jours, qu'une internationale protestante dominée par le calvinisme. Cette formule qui avait donné d'heureux résultats au cours des guerres de religions était bien faite, pensait le gouvernement britannique, pour donner satisfaction à l'Écosse et aux colonies anglaises.

Le court exposé historique que nous venons d'esquisser, nous ramène toujours au calvinisme comme noyau central autour duquel les autres sectes protestantes sont venues se cristalliser sur le terrain maçonnique. Et, forts des constatations précédentes, nous allons heurter notre théorie à l'expérience des faits. Si nous constatons que, dans le monde entier, le nombre de protestants habitant un pays déterminé, mais à l'importance qu'a eue le calvinisme dans ce pays, nous aurons, à n'en pas douter, singulièrement confirmé notre thèse. (2).

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'un raisonnement mathématique. Certains pays ne contenant que peu de calvinistes ont cependant des Loges. Il ne s'agit pas davantage de compter le nombre de calvinistes initiés à la Maçonnerie. Surtout dans les pays catholiques, une surabondance de Maçons appartenant à la minorité religieuse du pays attirerait l'attention sur l'institution et la marquerait d'une façon trop nette comme une création de cette minorité. Il est plus expédient, pour les Loges, d'accueillir un nombre important de catholiques (ou se disant tels), de les façonner, grâce à des procédés en somme assez simples, dont l'un des plus habituels est indiqué à la note 1 de la page 19 de cette étude ; puis, quand leur formation est conforme aux intérêts protestants, de leur faire obtenir, par tous les moyens, les situations importantes du pays. L'on reprochait naguère aux protestants de former en France un État dans l'État, et des événements récents viennent de démontrer aux Français que la Maçonnerie, comme sa mère la Réforme, forme aussi un État dans l'État.

Le chiffre total des Loges du monde entier est de 28,235, et un pays, à lui seul, en contient plus de la moitié. Ce pays est celui qui, avec Genève, peut revendiquer l'origine la plus nettement calviniste. Il s'agit des États-Unis d'Amérique qui, à eux seuls, comptent 15,895 Loges. L'Angleterre, avec ses puritains écossais et ses dominions fondés par des calvinistes, vient ensuite avec un effectif de 8,491 Loges.

En additionnant ces deux nombres, l'on arrive au total de 24,386. Et il ne reste plus que 3,849 Loges à répartir dans le reste du monde. Notons aussi qu'avant Hitler, l'Allemagne, en majorité protestante, mais luthérienne, possédait, avec ses 640 Loges, un effectif maçonnique plus faible que la France, en majorité catholique, mais où la minorité protestante est calviniste, et qui compte 710 Loges. Notons encore que les États scandinaves : Danemark, Suède et Norvège (luthériens) ne totalisent que 142 Loges, alors qu'à elle seule, la Hollande, avec une faible majorité calviniste, en compte 162, et que la Hongrie, où la minorité est calviniste, possède 82 Loges (3).

Comme on peut le constater, dans chaque pays du monde, le nombre des Loges est bien sensiblement proportionnel à l'importance de l'influence calviniste dans ce pays.

Mais, quand une étude porte sur une société secrète, il est imprudent de conclure d'une façon trop précise. Disons seulement, en

(1) La Maçonnerie actuelle interdit toute discussion religieuse, mais elle proscrie d'une part, le matérialisme et, d'autre part, le fanatisme, l'intolérance et un dogmatisme étroit. A l'en croire, un catholique peut entrer dans les Loges, sans rien renier de sa doctrine. Mais, une fois initié, à toute occasion, les Maçons lui font remarquer que la religion catholique est fanatique, intolérante, que ses dogmes sont étroits, et qu'en vertu de son serment il ne peut continuer à pratiquer une religion aussi opposée aux principes maçonniques.

(2) Voir plus loin la statistique mondiale des Loges.

(3) Dans les pays orthodoxes, la Maçonnerie est pratiquement inexistante. Ces pays, qui totalisent une population considérable, ne contiennent que 120 Loges, c'est-à-dire moins d'une Loge pour 1 million d'habitants.

terminant, qu'en considérant la Maçonnerie comme une Internationale protestante à tête calviniste l'on adopte l'hypothèse la plus vraisemblable, celle qui cadre le mieux avec les faits.

## Réponses à quelques objections (I).

### I

D. — Certains ouvrages sur la Franc-Maçonnerie lui reprochent d'être athée.

R. — Ce reproche est juste, s'il s'applique au Grand-Orient de France, et seulement depuis 1877, date à laquelle il a fait profession d'athéisme. De ce fait il a été aussitôt excommunié par la Maçonnerie régulière (2). Mais le Grand-Orient ne compte que 423 Loges; et, dans un ouvrage sur la Maçonnerie, il serait bon de tenir compte des 27,802 autres Loges, qui, elles, sont hérétiques, mais nullement athées. D'ailleurs, sans même sortir de France, il serait bon de ne pas considérer comme inexistantes les 228 Loges du rite écossais qui ne sont ni athées, ni excommuniées par la Maçonnerie internationale.

Attribuer aux dizaines de milliers de Loges qui composent la Maçonnerie ce qui n'est que le fait de quelques centaines (d'ailleurs expulsées de la société mère) est un procédé historique discutable. Si un écrivain se permettait d'attribuer à l'Église catholique les doctrines solennellement condamnées par Elle, cet écrivain serait, semble-t-il, jugé avec quelque sévérité.

### II

D. — Etes-vous certain qu'au point de vue spirituel, le protestantisme et la Maçonnerie évoluent sur le même plan?

R. — Le protestantisme a deux ennemis principaux : le catholicisme, qui lui enlève ses éléments de droite, et le matérialisme, qui lui ravit ses éléments de gauche. Le protestantisme, en somme, est placé sur une planche savonnée qui s'incline des vérités dogmatiques de l'Église de Rome à la négation absolue de l'athéisme. Il s'agit pour lui de se maintenir entre ces deux extrêmes. Son existence même en dépend. Ne pouvant, au nom de ses propres principes, fixer sa doctrine, il remplace les idées théologiques communes qui lui font défaut par un perpétuel rétablissement d'équilibre qui doit être bien fatigant. Tantôt il vitupère le dogmatisme de Rome, et glisse au matérialisme; tantôt il maudit l'athéisme, et voit certains de ses adeptes gagner les régions sereines du catholicisme.

La situation de la Maçonnerie est exactement la même : lorsqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle Ramsey fonde des loges catholiques (rite

(1) Nous n'examinons ici que les objections sérieuses, négligeant systématiquement les objections d'une réfutation par trop facile, dont voici quelques échantillons :

D. Mes amis protestants ne sont pas Francs-Maçons.

R. Tous les catholiques ne sont pas Confrères de Saint-Vincent de Paul.

D. Non seulement mes amis protestants ne sont pas Maçons mais même ils détestent la Maçonnerie.

R. Un certain nombre de catholiques ne sont pas attirés par les Dominicains, d'autres redoutent les Jésuites, et l'ordre de Saint-Dominique aussi bien que celui de Saint-Ignace n'en sont pas moins de solides piliers de la religion catholique.

(2) L'excommunication portée contre le G. O. n'est pas inopérante. Aucun Maçon du G. O. ne peut, en aucune circonstance, être reçu dans une Loge orthodoxe. A l'occasion de l'érection à New-York de la statue de la Liberté, offerte par la France à l'Amérique, un couvent international fut réuni aux États-Unis. Et le représentant maçonnique de la France, le F. Desmons, président du Conseil de l'Ordre du G. O. ne peut se faire recevoir à ce couvent, non seulement en qualité de haut dignitaire des Loges, mais même en qualité de simple Maçon.

Voir à ce sujet : *L'Ami de la Vérité*, partie maçonnique.

D'ailleurs, lassée de son excommunication, la Maçonnerie française cherche à revenir au spiritualisme.

Voir *Acacia*, juin 1934, F. CAMILLE SAVOIR, *La Crise de la Franc-Maçonnerie*. Et, sous le même titre, article de J. BERTELOR, *Études*, 20 septembre 1934.

écossais), elle excommunie ces Loges et ne les « accepte » que lorsqu'elles sont rentrées sous la houlette protestante.

Presque à la même époque Weishaupt fonde en Allemagne la secte des Illuminés et inonde de ses adeptes les Loges allemandes et anglaises. La Maçonnerie fait bonne mine à l'illuminisme tant qu'elle croit y voir une société secrète vaguement déiste et sérieusement anticatholique; mais quand elle s'aperçoit que l'illuminisme aboutit à l'athéisme intégral, elle prend des mesures radicales pour lutter contre les disciples de Weishaupt. Le grand maître de la Maçonnerie allemande, le duc de Brunswick, supprime purement et simplement l'Ordre maçonnique en Allemagne; et, en Angleterre, les ministres Pitt et Burke mettent les Loges sous la surveillance de la police. Enfin, ainsi que nous l'avons vu plus haut, lorsqu'en 1877, le Grand-Orient de France devient athée, la Maçonnerie internationale l'excommunie aussitôt.

Comme le protestantisme, la Maçonnerie a deux ennemis principaux : le catholicisme et le matérialisme. Elle se trouve bien sur le même plan que la Réforme et agit comme elle.

### III

D. — L'action protestante, à laquelle vous attribuez une importance considérable, peut sans doute se faire sentir dans les pays en majorité protestante; mais cette action est peu vraisemblable dans un pays comme la France où les calvinistes ne représentent que la quarantième partie de la population.

R. — La grande force des protestants en France consiste en leur manière d'agir extrêmement adroite : ils ne se mettent presque jamais en avant, et agissent par personne interposée.

Former un ministère uniquement composé de calvinistes serait un peu « voyant » et attirerait, d'une manière fâcheuse, l'attention sur la puissance politique des calvinistes. Il est préférable de faire entrer au ministère un ou deux protestants, un ou deux hommes politiques subissant dans leur entourage immédiat une influence protestante (1), trois ou quatre Maçons connus du public, et deux

(1) L'on ne saurait croire le nombre d'hommes politiques connus qui subissent, ou ont subi, cette influence protestante individuelle. Tantôt c'est une mère, tantôt c'est une épouse, souvent aussi une « Nymphé Egérie » qui appartient à la religion réformée. La liste des personnalités politiques ayant joué les premiers rôles dans la lutte anticléricale comprend un nombre important d'époux, de fils ou d'amis de protestants. Mais la publication d'une telle liste est impossible. Il s'agit de la vie privée d'hommes politiques, et elle doit demeurer intangible, même quand cette vie privée a une répercussion immédiate sur la politique de la France.

L'assimilation entre les principes calvinistes et les principes maçonniques ne serait pas complète si nous passions sous silence l'institution des « Anciens », créée à Genève par Calvin.

Les Anciens avaient pour mission d'espionner la vie privée des Genevois et de dénoncer tout ce qui, dans leurs actes ou leurs paroles, était contraire à la doctrine calviniste, ainsi qu'à la déférence due à la personne de « Monsieur Calvin ».

La charge des Anciens est de « prendre garde sur la vie d'un chacun, pour adviser lesquels feront leur devoir ou non; que les Anciens aient l'œil dessus pour s'en donner garde... » En entrant en fonctions, ils auront à prêter le serment suivant : « Je jure de veiller sur tous les scandales, d'empêcher toute idolâtrie (c'est-à-dire toute pratique catholique), tous blasphèmes, dissolutions et autres choses contraires à l'honneur de Dieu et à la Réformation de l'Évangile, et quand je saurai quelque chose digne d'être rapporté en Consistoire, d'en faire mon devoir fidèlement, sans haine ni faveur ». Cette institution, qui faisait de l'Ancien l'homme par excellence, l'homme de la commune et son espion en titre, élevait la délation à la hauteur d'un devoir sacré... (\*)

Les Anciens s'acquittaient avec zèle de leur office... Sans cesse aux aguets, se faufilant dans les maisons, écoutant aux portes, ils étaient de véritables espions d'Inquisition... Cayer dit que « ces Anciens allaient jusqu'à s'enquérir de toutes les particularités dont ils peuvent s'aviser, voire même des couches (\*\*)

Et les auteurs que nous venons de citer tirent de ces faits la conclusion suivante :

« Vous n'avez qu'à jeter un regard sur n'importe quel annuaire de la magistrature, de l'enseignement, des ministères, vous trouverez partout, en première place, un descendant des intimes et des conseillers de Calvin.

» Ce qu'ils ont fait à Genève, ils sont en train de le faire en France. Les fils des pasteurs et prédicants calvinistes sont chargés par la Maçonnerie

(\*) L.-A. GAFFRE et DESJARDINS, *Inquisition et Inquisitions*, Plou-Nourrit, 1905, p. 187.

(\*\*) *Ibid.*, p. 190.

autres dont l'entrée dans les Loges est ignorée. Ajoutez quelques figures falotes que l'on tient pour un motif policier, et vous avez un ministère français très présentable qui paraîtra très indépendant.

Du reste, en France, les Maçons agissent de la même façon. Ils sont peu nombreux (1) : 40,000, dont 15,000 pour les colonies. En somme 25,000 pour la Métropole. Seulement la Maçonnerie n'est pas une armée, mais l'état-major d'une armée; et, sauf pour les armées nègres, la puissance d'une armée ne se mesure pas au nombre des gradés.

La Maçonnerie n'agit pas par elle-même. Elle agit par le moyen de ses filiales (2). Si les filiales prospèrent et atteignent leur but, la Maçonnerie en tire gloire. Quand la filiale échoue, la Maçonnerie la désavoue. Si on lui démontre que le fondateur de cette filiale est Maçon, elle répond que, laissant à ses adeptes toute indépendance, il était bien libre de la fonder. Si l'on ajoute que, dans cette filiale, tous les rouages importants sont entre les mains de Maçons, elle répond que, Maçons ou non, ces hommes avaient bien le droit de suivre un ami personnel qui leur demandait de l'assister dans

d'élaborer les règlements de police, ou plutôt les exécutions légales qui auront raison en France, comme à Genève, du christianisme séculaire (\*) ».

Nous sommes moins pessimistes que L.-A. Gaffre et Desjardins et nous sommes persuadés que le catholicisme ne sera pas anéanti en France. Mais il n'en est pas moins vrai que nous avons vu fonctionner dans notre pays le régime des fiches, qualifié par M. Millerand de « régime abject ».

Les Loges faisaient établir des fiches par leurs adeptes, et ces fiches, transmises par la Maçonnerie aux différents ministères, précipitaient l'avancement, ou l'arrêtaient, suivant que l'intéressé avait, ou non, des opinions conformes aux principes maçonniques.

Un colonel dut briser son épée parce que ses opinions philosophiques ne convenaient pas au caporal bottier de son régiment. L'un voyait sa carrière entravée parce qu'il était « le véritable type de l'élève des Jésuites » (\*\*) un autre parce qu'il avait défendu la Saint-Barthélemy; et un troisième, parce qu'il était « inféodé à Sarto » (le pape Pie X). Celui-là, il est vrai, était protestant. Mais, possédant une nature élevée, il n'était pas sectaire, et ne s'en cachait pas. Ayant du protestantisme les convictions religieuses, et non pas la haine de Rome, il était évidemment inféodé au Pape. Et ce parfait galant homme eut, peut-être plus qu'un autre, à souffrir de la persécution maçonnique.

Comme on le voit, l'application à la France de l'institution des Anciens était moins loyale (si le mot peut s'appliquer en pareille circonstance) que l'organisation créée à Genève par Calvin. Lui, du moins, avait ouvertement instauré un ministère des Fiches. Les habitants de Genève savaient à quoi s'en tenir. Au lieu que les Français étaient espionnés, dénoncés, sans savoir qu'un organisme secret transmettait aux pouvoirs publics des directives qui n'étaient jamais discutées.

Le colonel, dont nous avons cité l'exemple, ne pouvait vraiment pas se douter que son avenir dépendait, non pas de ses supérieurs hiérarchiques, mais de son caporal bottier.

Mais ces faits appartiennent-ils au domaine du passé? Nous n'en sommes pas persuadés. Il semble bien que, d'une façon plus discrète qu'autrefois, des renseignements sont transmis, par l'inquisition maçonnique, aux différents ministères, et que l'avenir des serviteurs de l'Etat dépend encore, en grande partie, de l'opinion émise sur leur compte par les « Anciens » des Loges.

(1) Les effectifs des Loges, que nous utilisons dans cette étude, nous ont été fournis par les Annuaires maçonniques qui paraissent tous les ans, ou tous les deux ans, dans différents pays.

La vente de ces Annuaires aux « profanes » est interdite. Ils sont réservés aux seuls Maçons. On peut donc considérer les effectifs indiqués comme étant sincères.

Ces effectifs varient peu aussi, bien que la statistique que nous reproduisons ci-après date de 1928, on peut considérer les chiffres indiqués comme sensiblement conformes aux chiffres actuels; sauf, bien entendu, dans les pays où une puissante action gouvernementale est venue troubler le fonctionnement normal des Loges, ainsi que le fait s'est produit en Italie et plus récemment en Allemagne.

Les effectifs maçonniques de 1928, qui ont servi de base à cette étude présentent, sur les statistiques plus récentes, l'avantage de permettre au lecteur de connaître l'importance des Loges dans les pays dont le gouvernement, devenu antimaçonnique, a supprimé la Maçonnerie. Dans l'Annuaire de 1928, figurent encore les Loges italiennes (\*\*\*).

(2) Les filiales les plus connues de la Maçonnerie, à l'heure actuelle, sont la *Ligue de l'Enseignement* et la *Ligue des Droits de l'Homme*.

(\*) *Ibid.*, p. 189.

(\*\*) Toutes ces citations sont authentiques.

(\*\*\*) Du jour où la Maçonnerie fut supprimée en Italie, l'on vit se développer, dans toute la Péninsule, une active propagande protestante. (Constata-tion qui n'étonnera pas nos lecteurs.) A diverses reprises, la Cour de Rome et le clergé italien ont mis en garde les fidèles contre les dangers de cette propagande.

Cette offensive était facile à prévoir : ne pouvant agir d'une façon occulte en Italie, par le moyen des Loges, le protestantisme devait, comme pis-aller, combattre à visage découvert.

l'œuvre entreprise. Si, enfin, l'on fait remarquer que les directives de la filiale correspondent précisément aux idées maîtresses des discours prononcés en Loge depuis un certain temps, la Maçonnerie répond que les idées maîtresses étant « dans l'air », il n'est pas étonnant de les retrouver, aussi bien dans les Loges que dans cette société dont on veut lui attribuer la maternité. Et, pour terminer, elle met au défi de trouver un ordre émanant des Loges de fonder aucune société, d'aucun genre.

Souvent ces filiales sont, bien à tort, traitées d'arrière-Loges, par les anti-Maçons. Ce sont, au contraire, des troupes d'avant-garde, composées en général de cerveaux frustes, et pour lesquels les Maçons, beaucoup plus intellectuels, n'ont qu'une estime modérée. C'est ainsi que les « Carbonari » sous la Restauration et la Société des Droits de l'Homme (1) sous Louis-Philippe fournirent, pour le plus grand avantage de la Maçonnerie, les troupes d'assaut qui renversèrent l'une et l'autre monarchie. Les hommes des filiales se firent tuer, et les Maçons prirent les bonnes places.

(A suivre.)

R. DE LABOULAYE.

## En quelques lignes...

### L'accord franco-italien

Les journalistes français qui ont accompagné M. Laval à Rome disent, évidemment, tous, la même chose dans leurs articles. En conversation, ils se répandent en propos contradictoires.

Selon les uns, la France, en accordant, à l'Italie, 114,000 kilomètres carrés en Lybie, n'a fait aucun sacrifice. Ce sont des étendues de sable qui n'ont aucune valeur, juste de quoi permettre à Mussolini de dire : « Cela se verra sur la carte » et de renforcer son prestige à l'intérieur.

Selon d'autres, le Duce s'est assuré des « passages » et des « bases » stratégiques qui doivent faciliter la pénétration italienne en Afrique. La France laisse les mains libres à l'Italie en Abyssinie. Mais la conquête de ce pays est difficile, ajoutent-ils. Les Italiens rencontreront là-bas le Japon, avec ses colons, ses marchands, et surtout ses officiers qui entraînent l'armée éthiopienne.

Tous cependant s'accordent à reconnaître qu'il y a huit ans l'accord franco-italien n'eût absolument rien coûté à la France, tandis qu'aujourd'hui les négociations romaines ont tout au moins abouti à un emprunt italien qui sera émis sur le marché français dans deux mois...

M. Pierre Laval

Dans une réunion des anciens combattants il vient d'être dit que l'accord franco-italien était un fruit de la journée du 6 février. Et il est vrai que M. Laval continue M. Barthou, lequel prit le contre-pied de la politique de M. Paul-Boncour.

L'actuel ministre des Affaires étrangères a beaucoup évalué depuis le printemps de 1914 où, briguant les suffrages des citoyens d'Aubervilliers, il se présentait comme « socialiste révolutionnaire » et dénonçait « le capitalisme, prolongeant sur le monde le règne de la barbarie et de la force ». Lui-même passe à présent pour très riche.

(1) Ne pas confondre la *Société des Droits de l'Homme* et la *Ligue des Droits de l'Homme*.

Lorsqu'éclata la guerre, il était un des deux députés — avec Lauche — inscrits au carnet B, qui contenait les noms des anarchistes jugés dangereux, et, sans l'intervention du ministre Malvy, il eût été arrêté le premier jour de la mobilisation. L'ancien révolutionnaire donne aujourd'hui bonne satisfaction aux patriotes français, qui célèbrent à l'envi sa maîtrise et sa fermeté.

On sait que le Souverain Pontife l'a fait grand-croix de l'Ordre de Pie IX. C'est, disent *Aux Ecoutes*, un véritable anoblissement qui fait que, désormais, M. Pierre Laval, M<sup>me</sup> P. Laval et M<sup>lle</sup> José Laval figureront dans le Grand Armorial de France.

### Déclin de Hitler?

Au dire des journalistes qui reviennent de Sarrebruck, seuls les communistes sarrois ont voté pour le *statu quo*. Les catholiques et les socialistes, comme un seul homme, ont opté pour l'Allemagne hitlérienne. Cependant, les habitants de la Sarre perdent beaucoup en redevenant Allemands. Ils vont payer des impôts plus lourds; ils connaîtront la conscription, à laquelle jusqu'ici ils échappaient; leur commerce sera réduit de 40 %; le coût de la vie augmentera pour eux de 25 à 30 %; ils perdront les avantages économiques que représentait la double franchise douanière dont ils jouissaient sous l'ancien régime. Tout cela a compté pour rien au moment du vote.

Il n'est pas un jour où quelque grand journal français bien informé n'annonce que Hitler est au bout de son rouleau, que la discorde règne dans son camp, que la Reichwehr va bientôt le renverser, qu'on attende chaque semaine à sa vie, qu'il est fatigué, déprimé, malade, qu'il songe à se marier, etc.

Une personne de la noblesse allemande, venant de Berlin, de passage à Paris, nous disait :

— Personne, en Allemagne, ne souhaite à présent le moindre mal à Hitler. On lui est reconnaissant d'avoir rendu la fierté à son pays, d'avoir diminué le chômage, chassé les Juifs, refait l'unanimité parmi ses concitoyens. Les nobles restent pourtant fidèles au Kaiser. Bien des pasteurs protestants regardent Hitler comme l'Antechrist. Quand sera réglée l'affaire de la Sarre, on s'attend que le Führer déchainera une nouvelle et terrible persécution religieuse. Cependant, toutes les bouches sont cousues, l'opposition fait silence, le peuple et la bourgeoisie paraissent contents.

### Uniformité vestimentaire

Que va-t-il advenir des ordres religieux en Turquie?

Le Ghazi a décrété qu'aucun uniforme religieux ne serait plus toléré dans le pays, et que, même derrière les murs des cloîtres, les moniales auraient à s'habiller comme les autres femmes.

Déjà les carmélites françaises ont regagné Paris. Les Sœurs de charité ont aussi quitté Constantinople. Les ordres enseignants sont en train de prendre, à Rome, les directives du Souverain Pontife.

Cependant certains Pères jésuites et les Frères des écoles chrétiennes ont déjà, pour leur part, résolu la question, en se mettant en civil. Le supérieur d'un grand pensionnat établi sur les rives du Bosphore déclarait :

— Quand Notre-Seigneur dit à ses apôtres : « Allez et enseignez toutes les nations », ceux-ci ne lui répondirent pas : « Maître, c'est impossible, parce qu'il nous faudra changer de costume. A Rome, nous devons porter la toge; en Grèce, la chlamyde; en Egypte, une robe courte qui laisse voir les genoux; en Gaule, des peaux de bêtes sur les épaules, etc. » Les apôtres s'informèrent de la mode qui avait cours aux pays qu'ils délibéraient de conquérir

au Christ; ils achetèrent les costumes qui convenaient et commencèrent sans tarder l'évangélisation du monde. Nous allons les imiter, puisque Kémal Pacha nous y force.

### Faillite des prophètes

Au moment où paraîtront ces lignes, le plébiscite de la Sarre aura subi, de la part des innombrables docteurs ès sciences politiques, les interprétations les plus péremptoires. Aussi bien, ce n'est pas notre propos de tenir officine de consultations « européennes ». Mais on vient d'entendre, il y a quelques minutes à peine, relayée de la salle désormais historique de la Wartburg, la proclamation des chiffres du scrutin. Pendant que sonnent à toute volée les cloches allemandes de Schiller, il n'est pas interdit, sans doute, de faire un retour assez contrit sur la fragilité des pronostics humains.

Combien de journalistes accrédités avaient parcouru, ces jours derniers, le *Saargebiet*, pour se faire une idée de la force respective des partis en présence! Certes, ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur la répartition numérique des votes du 13 janvier. Pas un seul cependant qui ne prévît un bon tiers des suffrages pour le *statu quo*. Or, les chiffres sont là, indiscutables : pas un Sarrois sur dix ne se déclare satisfait du régime; quant aux partisans du rattachement à la France, leur nombre apparaît dérisoire. Nous allons voir les « je-l'avais-bien-dit » voler au secours de la victoire. Quel dommage pour eux que l'encre soit à peine sèche de leurs piètres vaticinations!

Mais le philosophe en chambre tire des événements une leçon. Les foules allemandes sont décidément impénétrables. Et nous y perdrons, à chaque coup, notre latin — c'est bien le cas de le dire. Il est vain de songer à prévoir les réactions germaniques, si nous n'abandonnons pas tous nos instruments de mesure. En réalité, plus haute qu'une muraille de Chine, entre les habitants de Sarrelouis et ceux de Sarreguemines se dresse la barrière de mille préjugés, de mille et une raisons différentes de penser, de sentir. Quel argument pour les nationalistes intégraux!

### Un précieux manuscrit de la « Divine Comédie »

Mussolini vient de faire acheter, pour la somme de 200,000 livres, un superbe manuscrit de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, dont on ignorait presque l'existence et qui contient la *Divine Comédie* de Dante avec le commentaire de Benvenuto da Imola.

Le codex, de 284 pages, est en parchemin d'une rare qualité. Il a été écrit, comme cela résulte de nombreuses annotations autographes, à Isola d'Istria, dans les années 1398 et 1399. La transcription du commentaire de Benvenuto a été faite à Porto Buffole, sur le territoire de Trévis, où le copiste s'était transporté en 1400. Dès le XV<sup>e</sup> siècle, le volume avait passé en Espagne. Il avait été acheté, voici quelques années, par un collectionneur américain.

Les spécialistes qui ont eu l'occasion d'examiner de près ce joyau de bibliothèque sont unanimes à en reconnaître l'exceptionnelle valeur. Le texte de la *Divine Comédie* qu'il nous a conservé donnera lieu à d'intéressantes discussions. Mais les Italiens sont particulièrement heureux d'avoir retrouvé la copie la plus ancienne du fameux commentaire de Benvenuto d'Imola.

Au point de vue artistique, l'acquisition est également précieuse. L'écriture calligraphique du codex, les enluminures des lettrines, l'élégance de la mise en pages : tout concourt, et jusqu'à l'excellent état de conservation, à faire du manuscrit istrien une pièce de choix. La garde en est confiée, sur les indications de Mussolini lui-même, à la Bibliothèque Saint-Marc, de Venise.

## Société des Gens de Lettres

Il y a quelque dix ans, une scission dressa les uns contre les autres Parisiens et gens de province. Les uns et les autres entendaient bien faire campagne « au service de la cause des lettres », comme disent les péroraisons des discours officiels. Mais à la Société des Gens de Lettres de la cité Rougemont, présidée par Georges Lecomte, s'opposait la Société des Gens de Lettres de province, dont l'animateur était un avocat bordelais, Vital Mareilles. Dans une lettre où il défendait son groupement régionaliste, M. Mareilles citait fièrement le nombre de ses adhérents : 523.

Aujourd'hui, l'Hôtel de Massa abrite des sociétaires fraternels. Mais la tarentule littéraire n'a pas fini de piquer les provinciaux. L'expérience a été faite. Insérez, dans le *Bulletin de la Société des Gens de Lettres*, une note par laquelle vous demandez des contes à reproduire, pour un quotidien. Du coup, vous pouvez tripler les étrennes de votre facteur. Des contes, il en pleuvra, par douzaines, par centaines. On me cite le cas d'un journal bruxellois qui se vit, en quelques jours, inondé de quelque treize cents « papiers ».

Le malheur est que ces contes sont à dormir debout. Le meilleur ne vaut pas tripette. Et cependant, tous les signataires font partie de la Société des Gens de Lettres. Une société où l'on entre comme dans un moulin. Il n'est que d'abandonner, au seuil, quelque menue monnaie. Voilà le mal! On se plaint du discrédit qui atteint les œuvres de l'esprit. Ne faudrait-il pas déplorer, au contraire, cette sorte de tolérance pour toutes les médiocrités? La littérature meurt d'être trop protégée, ou, pour mieux dire, de n'être point défendue contre l'invasion indiscrète des « sociétaires » de tout poil. Comment! Il suffit qu'une vieille fille ait commis une bluette de patronage, qu'un docteur de campagne ait voulu jouer son petit Duhamel pour que licence leur soit donnée d'importuner les éditeurs et les directeurs de journaux!... On frémit à la pensée que, dans chaque sous-préfecture, dans chaque bourg, un Stendhal, qui ne prend même plus la peine de prendre un pseudonyme, rêve, devant l'écritoire, des lauriers du Goncourt.

Les femmes se distinguent dans cette course à la gloire. L'une d'elles, qui se rendait vaguement compte, peut-être, de l'insignifiance de sa prose, n'écrivait-elle pas au secrétaire d'un comité de lecture : « Vous apprécierez davantage mes travaux littéraires, quand vous saurez que j'écris avec mes pieds! »

## Marly ou l'ermitage dénaturé

Dans une monographie fort bien documentée qu'il vient de consacrer au château de Marly, M. Emile Magne rappelle quelle était l'humeur de Louis XIV quand il décida, vers la fin de l'année 1678, d'édifier Marly. Il s'agissait bien d'un ermitage, d'une maison de repos, d'isolement, non de luxe. « Lassé du beau et de la foule », comme l'a dit Saint-Simon, le Roi traversait une crise de satiété. Sans doute, sa conception d'un ermitage s'accommode parfaitement du décor des jardins, fontaines et cascades. Mais c'est à la nature — à la nature embellie, disciplinée — que Louis XIV veut demander des conseils de paix. Mansart, l'architecte, qui rêvait d'entasser des montagnes de briques sur des montagnes de pierres, devra d'abord se contenter de jeter les plans d'une résidence bourgeoise.

Il est assez piquant de constater que le problème d'hydraulique — il fallait capter les eaux de la Seine et les élever à hauteur suffisante, pour les refouler ensuite à la distance convenable — fut confié à un ingénieur liégeois, Arnold de Ville. Le système de notre compatriote consistait en une combinaison de pompes aspirantes et refoulantes. Il était utilisé dans les mines du pays flamand;

et Arnold de Ville l'avait appliqué avec plein succès, pour l'élévation des eaux, au château de Modave. On sait, en effet, que cette résidence seigneuriale, qui appartenait alors au comte de Marsin, est bâtie sur un éperon rocheux qui surplombe, de très haut, la rivière.

Pour en revenir à Marly, le château-ermitage, tel qu'il fut réallé par Mansart, n'aura plus que des rapports fort lointains avec les rêves du monarque pénitent. L'architecte s'entendit à flatter la vanité de son maître, en lui proposant d'élever, dans le vallon, une sorte de palais du Soleil. Les fêtes y seraient fastueuses : bals, déguisements, comédies, mascarades. Et les « Marlys » ont passé dans la langue pour désigner les divertissements les moins austères, des dernières années du grand siècle. Le diable vieillissant avait choisi l'ermitage : rien de plus.

## La comtesse de Ségur écrivain réaliste

Depuis les étrennes, les enfants sont partis, en compagnie des livres enluminés et dorés sur la tranche pour le royaume du merveilleux. Mais ce merveilleux n'est pas peuplé uniquement de fées et de licornes. L'enfant lui-même s'y installe à l'aise et y rencontre avec joie tous les autres enfants dont il partage les pleurs et les joies. C'est ce qui suffit à expliquer l'impérissable succès du roman de mœurs enfantines et de la *Bibliothèque rose*. On a voulu, ces derniers temps, faire le procès de la bonne comtesse de Ségur. D'aucuns l'ont accusée de faire de la fadeur avec des couleurs tendres et douces. « Pas si tendre, pas si douce », rétorque son petit-fils, M. Paul de Pitray, qui, ces jours-ci, dans une interview bien sympathique, assurait que sa grand-mère était un écrivain réaliste, plus douée du côté de l'observation que de l'imagination. A l'entendre, l'auteur du *Bon Petit Diable* était d'une vivacité incroyable, spirituelle, mordante même. Une fouguese âme slave, pour tout dire. Et Sophie Rosotpchine était bien la fille du tumultueux gouverneur de Moscou. Elle était aussi l'amie de ses petits-enfants et c'est ce qui lui permit de pénétrer dans l'univers enfantin dont elle sut, dès lors, décrire à merveille, les charmes et les aventures. Pour conter, elle eut la simplicité la sincérité, le naturel, la conviction des enfants. Ainsi, plus qu'une autre, les enchanta-t-elle!

## La moralité de la Bibliothèque rose

Les célèbres volumes roses ont d'ailleurs de solides qualités. Ils valent par le sentiment intense qu'on y découvre. Ils n'affichent pas de morale ennuyeuse, pleurnicharde ou hypocrite. Ils mettent en action des vérités éternelles. La loi du travail y existe pour tous. On y constate que la fidélité porte en elle-même sa récompense, que l'individu n'est pas le centre du monde, mais qu'il faut rendre le caractère d'un chacun utile et agréable à la collectivité. Tout concourt dans ces ouvrages qui séduisirent plusieurs générations d'enfants à enseigner à ceux-ci la sociabilité, sans qu'on puisse accuser l'auteur d'avoir fait étalage des préjugés d'un certain « cantish » de château. Au contraire, la vanité et la sottise sont représentées comme des choses absolument ridicules et déplaisantes. On se souvient de Mademoiselle Tourneboulle et de Monsieur Tourneboulle, Personne n'a su, comme l'auteur des *Petites Filles modèles* et des *Vacances*, faire la satire des nouveaux riches.

Il y a, d'autre part, quelque chose de balzacien dans *Un Bon Petit Diable*. On y voit peinte, en des traits singulièrement poussés, l'avarice, cet amour de l'argent qui tue tout autre amour et conduit jusqu'à la démence. Molière n'a pas brossé un meilleur type d'avare que Madame Mac-Miche pour laquelle les enfants ne peuvent éprouver que du dégoût. Introduire dans le roman de mœurs



enfantines : le drame de l'argent, c'était une audace. La comtesse de Ségur y a fait la preuve d'un talent qui n'est pas si monocorde qu'on l'a prétendu.

C'est à Louis Veillot que nous devons de l'avoir connu et apprécié, car c'est sur ses conseils que la comtesse de Ségur consentit à écrire. Il séjournait fréquemment aux Mouettes et se délectait des histoires que racontait « l'idéale grand'mère ». Elle avait cinquante-sept ans quand le polémiste obtint d'elle qu'elle lui laissât éditer ses manuscrits.

#### Liszt créateur

La mode des vies romancées a ceci de bien qu'elle aide à mieux goûter certains livres, certaines pages de musique, certaines œuvres d'art. Nous y pensions encore ces jours-ci, comme nous rouspions cette vie de Liszt si délicatement écrite par Guy de Pourtalès et que nous la rapprochions des *Lettres de Madame d'Agoult*, que vient de publier Daniel Olivier.

Mais de Liszt, précisément, le portrait n'est pas si facile à faire qu'on puisse juger superflu de nouveaux documents. Génie tourmenté, sans doute. S'il incarne « la musique », dès lors qu'il paraît, il n'est pas toujours délivré par elle quand il court l'Europe pour se faire entendre. Les salles sont combles, les cours sollicitent, les plus grands artistes s'inclinent. Cependant Liszt écrira : « Je me sens une grande fatigue de vivre et un ridicule besoin de repos, de langueur... Il est impossible d'imaginer vie plus dénuée que la mienne. C'est un métier à vous rendre stupide, forcément. »

En vérité, la carrière du virtuose arrache l'artiste à son rêve intérieur. Il voudrait composer, jouer pour lui seul, suivre sa fantaisie créatrice en n'importe quel temps. Mais il y a les dures nécessités de la vie matérielle qui l'obligent à courir les billets de concert. Ses trois enfants sont là dont il faut assurer la subsistance quotidienne et l'éducation. La fatigue d'incessants voyages l'empêche de travailler comme il le souhaiterait. Elle ajoute à la violence de l'orage romantique qui secoue continuellement ce génial musicien. De plus, le drame sentimental le déchire. Il s'agite inquiet dans un amour qui, dès les débuts, contient des germes mortels. Marie d'Agoult n'était ni assez paisible, ni assez simple pour lui rendre la sérénité dont, à certains moments, il avait soif. Il se sentait enfermé entre les exigences de son métier et les tourments de son âme : « Le moment est venu, écrivait-il à trente-cinq ans, de briser la chrysalide de virtuosité et de laisser plein vol à la pensée. »

L'homme célèbre qui éblouissait les parterres enthousiastes était pressé d'écrire librement et dans le secret les harmonies ensorceelantes qui le hantaient.

La rencontre avec Wagner contribua à le délivrer de lui-même. Et l'on put bientôt suivre dans ses œuvres la trace brûlante de ses souffrances d'autrefois et le chant de ses nouveaux espoirs.

Le plus grand Liszt était né.

#### Nostalgie de la neige

Douceur printanière de cet hiver... Aux devantures des agences de voyage les affiches nous emplissent l'âme de visions blanches et de glaciers.

Nostalgie des Alpes avec « *ses hauts sommets, ses neiges éternelles* ». Nostalgie de l'Enfance immaculée qui s'élançait, avec toute la passion de la vitesse, sur les pistes fraîches... Nostalgie de la Savoie, telle qu'elle était dans nos imaginations d'enfants sensibles pleurant sur l'exil du petit Savoyard et de sa marmotte :

*Pauvre petit, pars pour la France. Va!*

*Que te sert mon amour? Je ne possède rien.*

*Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,*

*Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.*

Et je pense retrouver dans un même rêve mélancolique le petit ramoneur qui avait répondu à un client riche : « Nous, monsieur, cela nous est égal de mourir. »

Navrants souvenirs de notre enfance découvrant la misère du monde... et ce visage hâve et triste des petits marchands de souricières qui mendiaient aux portes avant la guerre... Ma grand'mère me racontait la désolante histoire de ces jeunes Savoyards exploités par des patrons cruels. Chaque semaine, elle faisait dîner l'un d'eux. Et dans le secret du grenier, nous pleurions sur leur faim.

Petits Savoyards, anémiés et martyrs, sans doute reposez-vous aujourd'hui dans ces jolis cimetières, tout blancs sous la neige que la boue de nos villes inhospitalières vous faisait tant regretter!

Petits Savoyards, je me console de la tristesse de votre destin en songeant que vous avez revu avant de mourir vos mamans et que vous leur avez raconté qu'une grand'mère très bonne vous avait donné à manger. Vos mamans, ce sont sans doute ces vieilles femmes assises derrière les fenêtres des chalets et que l'on entend parler, quand elles vont à l'église, un patois doux et traînard!

Leurs petits-enfants demeurent à présent auprès d'elles. Adroits sur leurs skis, ils vont ramasser du bois mort pour ranimer la flamme de l'âtre. Le feu éclaire leurs jeunes visages. Je me les rappelle. Ils m'ont, plus d'une fois, souri. Dans leur sourire craintif, j'ai reconnu mes petits « trappe à souris » de jadis.

Et je me suis aperçu que j'avais connu la Savoie, que je l'avais aimée, longtemps, bien longtemps, avant d'y être venu par le P.-L.-M. et pour y faire des sports d'hiver.

## Message...

En cet Avent violet où la fête de l'Immaculée Conception met une traîne éblouissante d'argent, nous traversons au lever du jour la banlieue bruxelloise.

A gauche, à droite, les maisons hautes ou basses, semblent tombées toutes faites et sans ordre d'un panier de jeux d'enfant.

Pourtant voici la terre vraie qui apparaît, rose violacée, entre les prés verts, et tout près de ces roses et de ces verts, une bande rose et verte qui suit le soleil levant.

Un bouquet d'arbres dans la plaine signale le vieux manoir vers lequel nous allons.

Voici les cabarets à l'enseigne flamande, les carrioles maraîchères menées par des gars aux joues blondes.

Un clocher, une rue de village et soudain la haute grille d'un parc.

Entre deux avenues, une pièce d'eau rectiligne, clair miroir au long duquel le chapelain lit son bréviaire.

Puis la fière silhouette du « Steen », les douves, le pont-levis.

Un vieil homme tout rond, l'air à la fois familial et réservé, le traverse. Ce n'est pas un portier, car la porte se défend elle-même et est grande ouverte. C'est un magister.

Dans le hall, un escalier où la jeune servante, en blouse blanche et jupe plissée, les tresses relevées en couronne, croise la dame d'honneur aux cheveux argentés. Celle-ci nous introduit dans un parloir de dimensions modestes.

Le jeune prêtre que nous amenons et qui veut offrir pour les augustes exilés les prémices de son propre exil, s'entretient avec la dame, dans un allemand adouci d'Europe centrale...

Une volée d'escalier, encore, nous mène à la chapelle : salon désaffecté, meublé de bancs, tous pareils... Les deux premières places à gauche sont réservées au jeune homme, qui s'appelle ici

l'Empereur, et sa mère. Leur présence est signalée par une courte révérence qu'esquissent en entrant — telles les moniales devant M<sup>me</sup> l'Abbesse — les femmes et les filles de service et d'honneur.

La nappe d'autel porte en grandes lettres brodées les paroles adressées par la Vierge à l'Erhard de Habsbourg. Au-dessus du tabernacle, une image, fac-similé de celle de la *Vierge à la promesse* qui est à Vienne. Et dans le coin, deux statues pas très grandes : sainte Elisabeth de Hongrie et l'Enfant-Jésus de Prague, ce dernier couronné d'argent.

Les enfants de l'Impératrice sont venus, l'un après l'autre, s'agenouiller dans les bancs avec la brusquerie de leur âge. Ils sont vêtus de noir. Un voile de tulle recouvre les cheveux des jeunes filles.

On distribue les cahiers de chants, copiés à la main ou à la machine. Ces chants, que soutient un harmonium, sont en allemand. Chants nostalgiques... *Super flumina Babylonis*.

La Communion : le fils à côté de la mère, puis les frères et sœurs, les fidèles, les servantes...

Le prêtre, debout, mains étendues, prononce la bénédiction des prémices.

La messe dite, nous déjeunons à la table des chambellans, sur la toile cirée blanche où circulent la cafetière émaillée, le sucre cristallisé, le lard cru et le paprika.

A travers les épaisses meurtrières, les grands arbres dépouillés secouent leurs branches sur les miroirs d'eau.

Les archiducs ont renvoyé le taxi de village qui les emmène chaque matin au collège, car c'est congé, un congé studieux qui les rassemble, comme tous les congés des familles nombreuses, dans la salle à manger.

« L'Impératrice va vous recevoir. » C'est dans le petit parloir de tantôt une femme très droite et si fière dans la robe noire de son veuvage qui rejoint sous le menton un visage doux et pâle, qu'aucun apprêt ne flatte.

Les yeux furent peut-être bleus ou noirs, mais ils n'ont retenu que la couleur de l'eau, celle des larmes. Sa conversation est directe, simple empreinte de la liberté des enfants de Dieu.

« L'Empereur va vous recevoir. » Cette fois c'est dans le salon immense où le regard embrasse dans leur ampleur les frondaisons du parc encadrant la grande pièce d'eau, que nous verrons un instant le jeune prince qu'un destin amer seul couronne.

« *Ich danke, ich danke* », répète-il plusieurs fois d'une voix chantante. Puis il s'incline, et marque la fin de l'entretien par un « garde-à-vous » qui est tragique chez ce jeune homme à qui l'éducation militaire fut refusée.

Sans doute ces brèves notations sont-elles incomplètes, car voici le Message, et il ne découle ni des paroles entendues, ni même des choses observées, mais s'élève de ce miroir de l'âme qui est au plus profond de la conscience et où les unes et les autres ne peuvent que jouer le rôle de la brise qui passe et de la goutte d'eau tombée du saule pleureur. Il ne s'agit pas ici d'un empereur, ni d'une impératrice, mais d'une reine qui est leur reine à tous, et c'est la Pauvreté. C'est elle qu'il est donné de voir ici et de saluer. C'est elle qui, de son sourire royal, sourit à travers les arbres dépouillés, et ce sourire flotte sur le miroir des eaux, sur le pur miroir des eaux. Ceux qui vivent ici la servent d'une manière éminente et tout la proclame. Rien n'est à eux, autour d'eux, ni ces murs épais de plusieurs siècles, ni ces tapis foulés et perdus, ni ces images de chasse, ni ces hérons empaillés, ni ce parc, ni ces eaux.

Ils n'ont à eux que leurs vêtements de deuil, leurs livres classiques écornés parce qu'ils passent de main en main, et ces yeux que des vainqueurs barbares, renouvelés des Grecs, ne leur ont laissés que pour pleurer. Ils jouissent cependant de cette poétique

demeure, de ces pelouses et de ces douves où, à tout moment, on croit voir s'avancer le cygne du chevalier Lohengrin...

Il leur restait la brume d'hiver et le brouillard léger de l'été. Cela même n'est pas sûr. Déjà le ciel chaud de l'Espagne leur fut repris... Et les terres patriales restent obstinément fermées...

Que les saintes femmes de là-bas et d'ici protègent l'impératrice et ses enfants errants ! La servante Zite, Elisabeth au tablier rempli de roses... Wiwine qui s'enfuit à travers Soignes... Geneviève, avec son enfant et sa biche, cachée dans les forêts du Brabant.

Et voici, pour que les mères de chez nous et de là-bas les prononcent dans leurs prières, les noms de ces orphelins : Otto, Adélaïde, Robert, Félix, Rodolphe, Charles-Louis, Elisabeth, Charlotte.

Que Notre-Dame de décembre les enveloppe de sa grande traîne d'argent...

HÉLÈNE-THOMAS BRAUN.

## Le "Beernaert", de M<sup>e</sup> Gillion

MON CHER CONFRÈRE,

Les applaudissements que vous venez d'entendre témoignent de l'admiration dont votre beau discours est l'objet (1).

Interprète de la Conférence du Jeune Barreau, je me joins à cet accord unanime pour vous féliciter chaleureusement.

La fresque que vous venez de peindre force notre admiration et dans votre travail si consciencieux et si solidement établi j'ai retrouvé l'avocat à la dialectique puissante et aux raisonnements lumineux.

\* \* \*

En vous écoutant tout à l'heure, je m'étonnais du sort de Beernaert, bâtisseur d'empire, tombé du pouvoir par la faute de ses amis.

Et je me demandais pourquoi, faisant la biographie de cet homme qui modela l'Afrique sans jamais quitter l'Europe, vous n'aviez pas sacrifié au goût du jour en romançant son existence à la manière d'André Maurois.

L'œuvre était tentante, le cadre de la vieille cité bruxelloise s'imposait, vous faisiez surgir du royaume des morts comme dans un triptyque tous ceux qui avaient entouré le grand ministre : Jules Bara et sa jeune école « impétueusement anticléricale » ; Frère-Orban, le farouche doctrinaire ; Charles Rogier, fondateur de nos libertés ; Paul Janson, l'orateur formidable ; Woeste, « glacial et sardonique » ; Théophile de Landsheere et sa « légendaire habileté manœuvrière » ; Van den Heuvel, héritier de Montalembert, et j'en passe... Toute une période révolue revivant à votre voix et faisant se réjouir d'aise la génération qui nous a précédés !

Vous n'en avez rien fait. Vous avez compris que le néant de ces luttes ne passerait pas à l'histoire, qu'un nom demeurerait parce qu'il symbolise la continuité et à travers Beernaert vous avez rendu l'hommage le plus éclatant à la monarchie et à Léopold II parce qu'il en fit son ministre.

Certains s'étonnent que ce siècle soit si loin des débats parlementaires, mais depuis que la tragique « parenthèse », selon l'expression

(1) Discours prononcé par M<sup>e</sup> Paul Francy, président de la Conférence du Jeune Barreau de Charleroi, en réponse à « l'Eloge de Beernaert ».

de M. Woeste, s'est définitivement refermée sur un monde révolu, trop d'événements ont sollicité notre esprit pour qu'il reste autre chose que l'essentiel et le nécessaire : notre dynastie.

\* \* \*

Voyez d'ailleurs la course tragique des événements en cette année qui s'éteint.

Le burnous écarlate du maréchal Lyautey s'affaisse sur la terre lorraine.

Le 6 février, la marée déferle contre les colonnes du Palais-Bourbon et se retire rouge d'un sang inutilement versé.

Dans le Palais de la Chancellerie, abandonné de tous, l'infortuné Dollfuss revoit, dans son dernier sacrifice, l'Autriche transformée sous l'impulsion de sa volonté et l'ardeur de son mysticisme.

Cependant von Kluck, bourreau de nos cités (il faut le pendre, a dit Loyd Georges), meurt octogénaire dans son lit.

Dans les marais de Mazuries nos ambassadeurs pataugent et suivent Hitler pendant qu'il glorifie Hindenburg à Tannenberg.

Mais Alexandre de Serbie débarque à Marseille, sourit au vieux port, à ses marchandes de coquillage, à l'enseigne rutilante de Basso. Il ne verra pas le défilé devant le ponton où le croiseur en deuil s'amarre. Pour un jour, Marius n'ira pas au château d'If. Un cadavre lui barre la route, le Roi unificateur est tombé sur la plus hospitalière des terres.

L'*Illustration* n'a pas encore édité la carte des pactes, chaîne nouvelle tendue par Emile Barthou, que déjà son sang rend la page écarlate. En 1912, il a sauvé la France en envoyant sa jeunesse trois ans en caserne. Aura-t-il cette fois renversé à temps des alliances paradoxales?

Devant l'Europe de mensonge et d'hypocrisie « celle de Briand et de Stresemann », le président Poincaré rêve d'une Europe où les Etats respecteraient leur parole donnée et feraient honneur à leur signature (1).

Chez nous, hélas! les primevères britanniques vont bientôt fleurir au pied de la roche tragique où la triste théorie des pèlerins répète chaque jour son geste rituel.

\* \* \*

Abandonnant délibérément ce tragique défilé, écartant le souci du pays en émoi, pris à la gorge, inquiet de ses Ardennes dont les sommets peuvent s'enflammer d'une heure à l'autre, vous êtes revenu, mon cher Confrère, à la Belgique de 1884, frondeuse et particulariste, Belgique de ceux qui n'ont pas souffert, de ceux qui se moquaient de l'Arc triomphal que notre grand Roi voulait élever au Cinquantenaire, pays des vertus bourgeoises et censitaires de la Belgique sage et moyenne.

Dans Beernaert vous avez vu le génie politique dont le sens de l'opportunité et l'intuition de l'avenir semblaient en quelque sorte prévoir nos inquiétudes actuelles quand il proclamait à la Chambre, le 23 juillet 1889 : « A mon sens, l'œuvre africaine ne serait pas arrivée au point où elle en est, si elle avait été tentée par la Belgique au lieu de l'être par le Roi. Il y a de ces entreprises qui, surtout à leur début, ont besoin d'un peu d'autocratie. Il faut pour les conduire une volonté unique, une main unique.

» Si depuis douze ans, à propos de chaque mesure à prendre, un gouvernement comme le nôtre avait dû, d'année en année, solliciter l'approbation du Parlement, en subissant les inévitables lenteurs de ce régime et en s'exposant aux impitoyables critiques qu'il suscite plus inévitablement encore, rien ne serait fait ou plutôt rien n'aurait été tenté. »

Et maintenant que le pays commence à comprendre qu'il a suivi de faux prophètes, quand vous montrez Beernaert, pilote têtu et solitaire, au gouvernail pendant dix ans, abandonné au dernier moment par son parti, la pensée de Disraeli vient immédiatement à l'esprit : « J'ai un peu su dans la vie ce que c'est que l'action, c'est une existence d'espairs déçus et d'énergie gaspillée (1). »

\* \* \*

Pendant que les nuages crèvent et s'abattent en tornade sur l'Europe, vous avez eu le sage courage, mon cher Confrère, de retourner cinquante ans en arrière et de faire œuvre d'historien.

Vous avez eu raison. En ce temps où l'on parle de « compétences », vous avez prouvé que la connaissance de l'Histoire est essentielle à la formation d'un homme d'Etat. Votre enseignement doit être retenu.

En ne saisissant que deux lustres de la vie de Beernaert, vous avez voulu donner tout son poids à cette phrase de votre discours, reprise du comte de Lichtervelde : « L'histoire démontre clairement qu'à toutes les époques le salut ou la perte des Etats a dépendu de la résolution de quelques hommes qui possèdent le pouvoir d'entraîner et de convaincre les autres (2). »

\* \* \*

Ainsi donc, mon cher Confrère, vous rejetez la démocratie! Laissez-moi m'en réjouir, car on l'a définie : « Un mélange de préférence à l'intellectualité et de préjugés sociaux où la haine des hiérarchies se mêle à l'esprit de caste (3). »

Vous renoncez à plaider ses préceptes : l'égalité et la haine « minutieuse et vigilante de toute supériorité, dans toute originalité dans quelque ordre que ce soit..., dans tout raffinement et dans tout luxe ». Car on a vu ce qu'elle vaut, non en elle-même, mais ramenée à ses élus!

Vous l'avez dit. On ne peut nier l'influence des grands hommes. « On ne peut refuser aux héros ce culte que Carlyle leur accorda. »

\* \* \*

Léopold II et Beernaert! Qu'auraient-ils réalisé s'ils n'avaient été tenus en lisière?

Beernaert prend le pouvoir, gouverne, se rend indispensable par son énergie, son habileté, son caractère.

Il conduit le parti catholique, mais ne le suit pas.

On est doctrinaire? Il sera opportuniste.

Les Belges sommeillent dans leur neutralité illusoire. Il ceinturera Liège et Namur de béton et d'acier.

Flamands et Wallons sont casaniers; ils vogueront vers une colonie où trois mille morts témoigneront de leur sacrifice et de leur vaillance.

C'est une lutte de tous les instants, une manœuvre de chaque jour.

Voilà ce qu'il réalise en dix ans.

Seul? Non point.

Léopold II opère dans les coulisses; et ce fut un des plus admirables spectacles de notre histoire que celui de ces deux hommes s'acharnant sans répit à la grandeur de leur œuvre.

\* \* \*

(1) André MAUROIS, *Disraeli*.

(2) DE LICHTERVELDE, *Léopold II*.

(3) Voir Thierry MAULNIER, « L'Individualisme destructeur de l'Individu », *Revue universelle*, t. LIX, n° 16, pp. 492 et suiv.

(1) Pierre GAXOTTE, dans *Je suis parlout*, 20 octobre 1934.

Avez-vous, mon cher Confrère, rendu un tribut suffisant à notre vieux Roi qui fit de Beernaert son ministre? N'avez-vous pas oublié qu'il l'a choisi et imposé?

Sans doute, grâce à Beernaert, son pouvoir royal prendra une telle influence qu'il sera affermi jusqu'au bout du règne. Mais sans monarchie, point de Léopold II, et sans ce Roi illustre, point de grand Beernaert.

\* \* \*

Léopold II, quelle figure!

« La monarchie a sa devise, disait-il fièrement en recevant les félicitations des Chambres à l'occasion de la naissance de son petit-neveu, notre Roi actuel : tout pour la patrie et tout à la patrie. Le jour où la monarchie cesserait de se confondre avec le pays, elle mériterait de disparaître (1). »

Un géant dans « un entresol » comme l'a dit le duc d'Ursel.

Il rêve « d'un empire pharaonique », écrit M. Pierre Daye.

Figure incroyable dont Cecil Rhodes racontait : « J'ai décliné de me rendre au Palais, car chaque dîner accepté coûte une province. » (2)

Bluffeur de génie qui manœuvrait avec un sang-froid imperturbable l'Europe entière lors du Congrès de Berlin.

Financier incomparable. Inventeur des loteries coloniales.

Avare pour soi-même, généreux pour le pays, déboursant de sa poche trois millions par an au Congo.

Journaliste de choix inspirant à la fois le *New-York Herald* et le *Moniteur* de Rome.

Diplomate de race qui pour faire rendre raison aux évêques, tentait de manœuvrer jusqu'au Pape.

Dominé toute sa vie par le problème de la défense nationale.

Prévoyant nos faiblesses constitutionnelles puisqu'il voulait par le referendum se mettre en contact avec le pays réel par-dessus le pays légal?

Ce patriote indomptable, s'adressant de son lit de mort au ministre Schollaert, à propos du territoire congolais, s'écriait : « Si vous cédez, votre vieux Roi se lèvera de sa tombe pour vous le reprocher. »

Philosophe désabusé qui quelques heures avant de signer la loi établissant le service personnel et déjà presque mourant murmurait : « La popularité, je l'ai eue, elle m'a quitté; c'est le flux et le reflux; elle est faite d'une mousse légère, ce n'est même pas de l'écume..., il n'en reste rien... rien. »

Ainsi, il combattit pendant un règne de quarante-quatre ans; à force de volonté, d'opiniâtreté, d'adresse, d'habileté et d'audace, il atteignit son but. « Et à sa mort, la Belgique, grâce à lui, possédait dans le bassin du Congo une colonie quatre-vingts fois plus grande que son territoire (3). »

Il fut de la race des Grands. Pas un homme, pas une affection n'ont compté dans son existence; il n'eut qu'un seul amour : son pays,

\* \* \*

Votre discours, mon cher Confrère, pose la question de la stabilité et de l'autorité dans les régimes actuels.

L'autorité! Ce mot qui séduit et dont on s'épouvante à la fois, qu'on aime en soi, s'il pouvait exister sans être exercé et « si une abstraction suffisait à faire une réalisation ».

Mais le souci présent de substituer l'ordre au désordre s'est trop exprimé dans l'opinion publique pour que nous ne nous élevions pas contre ce paradoxe de voir énoncer avec amour des principes d'autorité et répudier en même temps les hommes qui les mettent en action.

(1) Voir DE LICHTERVELDE, *Léopold II*, p. 376.

(2) Voir la *Revue catholique* du 23 novembre 1934.

(3) Voir Henri PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. VII, p. 204.

Ainsi? Pourrait-on manier l'autorité; gouverner, tomber du pouvoir, gouverner à nouveau dans un perpétuel recommencement qui ne démontre que l'absence de prestige et la fragilité de nos gouvernements?

Pour dire vrai, on demande des hommes d'Etat dominés par le principe de durée, symbolisé par notre monarchie.

Sans stabilité, point d'autorité; point de stabilité sans un chef.

« Ce ne sont pas des assemblées, mais des hommes qui ont fait le Congo, les forts de la Meuse et nous ont donné le service personnel. » Sans Léopold II, Beernaert et Brialmont, sans Albert I<sup>er</sup> et son culte de l'honneur, c'est dans la nationalité allemande que nous aurions trouvé l'achèvement de nos destins.

« A l'origine de toute poésie, de toute science, de tout progrès, il y a un individu, un homme », écrivait quelques jours avant sa mort un de nos plus grands journalistes (1).

Il n'en va pas différemment dans le domaine politique.

\* \* \*

Continuant ma critique, je me demande, mon cher Confrère, si votre admiration pour celui que certains ont comparé à Gladstone ne vous a pas invité à laisser dans l'ombre une partie de la personnalité de votre héros?

Beernaert fut un homme d'Etat éclatant, vous l'avez dit, mais après sa chute du pouvoir, il me paraît avoir perdu cet équilibre politique, cette sûreté de vue qui avaient présidé à son gouvernement.

Féru de libéralisme économique, Beernaert répugne au monopole fiscal et commercial instauré au Congo par le Roi, et ce fut la brouille retentissante. Qui sait cependant si le sage maintien de ce régime, en donnant des ressources considérables à la Colonie, n'eût pas préservé celle-ci des tristes retours de la crise actuelle?

Plus tard, entamant une campagne violente contre le projet de loi sur les installations maritimes de la ville d'Anvers et sur les fortifications, Beernaert ne cède que tardivement à cette émouvante et publique intervention du Roi le 21 juillet 1905 : « Je vous demande affectueusement de venir me voir aujourd'hui même; dans cette journée patriotique, je voudrais avoir avec vous un échange de vues patriotique ».

Quand il s'agit de discuter le projet de loi qui autorisera le Roi à diminuer au détriment de ses filles, mais au profit de la Belgique, la quotité disponible de sa fortune, Beernaert entre à nouveau en lice et il soupire à la fin des débats : « Mon vote sera un vote de résignation. »

Et cependant les faits donnèrent raison à Léopold II.

Puis à la Conférence de La Haye, dont cependant il avait dit à M. Davignon : « C'est un attrape-nigaud », Beernaert accorde néanmoins son patronage au mouvement pacifiste international et des premiers se laisse entraîner dans la pactomanie, et tombe dans l'utopie.

Dix ans plus tard, l'Histoire prouva que notre vieux Roi avait raison.

\* \* \*

Pourquoi, me direz-vous, mon cher Confrère, vous attarder ainsi sur cette période moins brillante de la vie d'un de nos plus grands hommes d'Etat?

Parce que je cherche une explication, parce que je reste frappé par les attitudes contradictoires de votre héros, par ce spectacle répété de Léopold II se servant dans ses initiatives de M. Woeste contre Beernaert dont il avait pleuré le départ, comme vous le rappelez tout à l'heure, mon cher Confrère, avec tant d'émotion.

(1) Fernand NEURAY, *Portraits et Souvenirs*, Jean Jadot.

Sans doute, je ne veux pas établir de parallèle entre ces deux grands hommes politiques. Certes, on ne peut contraindre tout le monde à admirer M. Woeste, n'en déplaise à M<sup>e</sup> Van Reepinghen, notre distingué confrère du barreau de Bruxelles, dont l'eau-forte, sombre et âpre, s'apparente à l'œuvre d'un Turner, tandis que vous avez peint un tableau de l'existence colorée et débordante d'un Beernaert, amateur de grands crus, mécène généreux, enthousiaste des rayons et des ombres brugeois, de notre Campine nostalgique comme aussi de l'estran aux bruits assourdis et des collines mosanes que sa jeunesse escaladait.

Ce ne sont pas des querelles mesquines qui ont éloigné Beernaert de Léopold II.

Je pense, pour ma part, que revenu au barreau, Beernaert fut ressaisi par le Droit écrit; je crois qu'il perdit de vue le côté réaliste des affaires politiques, oublia de tenir compte du possible et des nécessités immédiates qui avaient été ses directives lorsqu'il se trouvait en présence du merveilleux spectacle des créations mouvantes du génie avec lequel il avait collaboré.

En quittant le pouvoir, c'est la Cour de cassation qu'il eût dû présider et non la Chambre.

\* \* \*

Comme il est difficile de décider si l'avocat peut allier le barreau à la politique, ou s'il doit faire un choix définitif!!

Beernaert, à mon sentiment, n'eût plus dû dépouiller la robe. Il eût dû revenir au barreau totalement, de toute son âme.

Sa personnalité éclatait, direz-vous, répétant le mot fameux : « Je suis trop grand pour moi ».

La retraite au Palais lui eût assuré la gloire bien davantage. Que ne regagnait-il pour toujours sa villa de Boitsfort, autre Tournefeuille!

\* \* \*

Quand il tombe du pouvoir, Beernaert n'a que soixante-cinq ans. Il s'éloigne devant la menace de ses amis, myopes à leur ordinaire.

Il a l'instinct de la grandeur, le sens de l'Etat, il connaît les plaies essentielles du régime, il a poussé vers de larges horizons son petit pays (1).

Il accepte la défaite avec égalité d'âme. Une carrière de vingt ans s'ouvre devant lui, et le voici brusquement rejeté dans l'ombre.

La chasse au pouvoir aurait-elle perdu son attrait?

Les beaux jours d'avril vont revenir; il regagne sa villa de Boitsfort, au cœur de la forêt. C'est déjà le printemps, le renouveau chante, Beernaert vient de recevoir la visite du Roi, fait sans précédent.

L'imaginez-vous portant son éternelle redingote, promenant dans son parc ses désillusions et ses espoirs?

A-t-il encore des ambitions? Lui qui ne sera plus jamais ministre, se tourne-t-il vers l'œuvre future et, pris de commisération pour lui-même, s'écrie-t-il comme Barrès : « Ai-je terminé mon but? Ai-je conçu ma plus haute espérance (2)? »

Pendant que le vent s'élève dans la forêt, que le couchant joue ses derniers rayons dans les étangs de Boitsfort, Beernaert regagne sa demeure, soucieux, sa haute taille se voûte un instant...

Il garde son secret et refuse ses Mémoires. Il a donné dix ans de sa vie au pays, il suffit; l'Histoire jugera; point n'est besoin d'explications.

Il rentre dans sa ville, « sa noble figure renanienne se penche sur la table pleine de livres (3) ».

Tient-il en ce moment avec M<sup>me</sup> Beernaert des propos caustiques,

(1) Voir Edouard VAN DER SMISSEN, *Léopold II et Beernaert*, t. II, p. 362.

(2) Voir *Revue Universelle*, 1934, t. LIX, n° 16, p. 472. Lectures, Henri MASSIS, « Vie posthume de Barrès ».

(3) Voir Fernand NEURAY, *Souvenirs*, p. 136.

ou amers? Ou se rappelle-t-il son injonction fameuse de 1884 à Frère-Orban : « Trouvez-vous vraiment, monsieur, le pouvoir si désirable que cela? Pour moi, je ne connais pas de position plus dure et plus digne de pitié. » Qui sait?

Il reprend un dossier : « Il est grand temps, dit-il, la vieillesse approche, « repos ailleurs. »

Ce fut sa devise, c'est aussi celle du barreau.

PAUL FRANCO.

## D'abord la terre!

### Le salut par les paysans<sup>(1)</sup>

LA DISPARITION DE LA PAYSANNERIE

*La condition actuelle du paysan ne permet la rémunération ni de son travail, ni de son capital.*

Depuis soixante ans, l'agriculture française a été bien souvent en péril. De 1880 aux environs de 1900, une crise profonde, due à la concurrence des produits étrangers, l'a profondément atteinte. Après 1900, sa situation était moins pénible : elle était cependant loin d'être brillante; le cultivateur restait un *gagne-petit* à la merci d'une mauvaise année. Une déclaration de la Confédération générale du Travail, en février 1934, relate « la misérable condition que les cultivateurs connaissaient avant-guerre ».

Dans les années d'inflation, l'agriculture, comme toute l'activité économique, a traversé une période d'illusion. Elle est actuellement dans une situation impossible; elle ne peut plus vivre.

*La comparaison des coefficients du coût de production et des prix de vente des produits agricoles traduit sa situation tragique.*

L'examen de ces coefficients permet d'établir le coût de production, mieux que la recherche de prix de revient moyens, difficiles à établir à cause de la diversité des sols, des cultures, des conditions d'exploitation et des rendements.

L'estimation en heures de travail pourrait donner des éléments sérieux d'information du coût de production agricole. Mais les recherches entreprises n'ont pas été suffisamment poussées pour aboutir à un résultat d'ensemble. Il a été cependant établi que soixante heures de travail étaient nécessaires à la production d'un quintal de blé. Quand le blé est vendu 80 francs, le cultivateur a donc travaillé à fr. 1.30 l'heure, et *en apportant son capital sans rémunération*.

Les frais qui grèvent l'agriculture sont considérables : le fermage, les intérêts du capital, les impôts, les assurances, l'entretien, les amortissements, les réparations locatives, l'éclairage, les salaires qui représentent 25 à 30 % du coût de production, en y comprenant les charges sociales, les engrais, les semences, la force nécessaire au fonctionnement des machines, l'entretien d'animaux plus productifs qu'autrefois, mais aussi plus délicats et plus exigeants, etc.

A la première ligne des frais d'exploitation figurent *les dépenses alimentaires et d'entretien du cultivateur et de sa famille*. Il faut inscrire ici le coefficient de 5,81 indiqué par la *Statistique générale de la France* comme correspondant en octobre 1934 à l'augmentation des dépenses par rapport à 1913. Le pain est à un coefficient

(1) Extrait d'un ouvrage à paraître aux Editions Denoël et Steele, à Paris, sur la situation actuelle de la paysannerie française.

voisin de 5; avant la guerre, il valait de 40 à 45 centimes. La viande est à la boucherie à des coefficients variant de 5 à 6.

Les frais d'entretien de la famille paysanne s'élèvent à un coefficient variant de 6 à 7, qu'il faut appliquer aussi souvent que le cultivateur, usant beaucoup pour son rude travail, passe la porte du commerçant-détaillant.

Les chaussures cloutées, qu'il payait 15 francs avant-guerre, lui sont vendues aujourd'hui, en qualité à peu près équivalente, 100 francs : coefficient 7.

Les chaussettes de laine, de fr. 1.50 en 1913, valent aujourd'hui 10 à 12 francs : coefficient 8.

Une chemise de coton dans la bonne qualité valait 5 francs; elle en vaut 32 aujourd'hui : coefficient 6,5.

Un vêtement de travail de velours de bonne confection, comprenant un pantalon et un gilet à manches, se payait avant-guerre de 20 à 22 francs; on l'achète maintenant 150 francs : coefficient 7,5.

Pour le mobilier, la situation est identique : une chaise de 5 francs avant-guerre vaut 35 francs aujourd'hui : coefficient 7; un lit ordinaire se payait 50 francs; il faut compter de nos jours 250 francs : coefficient 5; de même que pour un sommier (50 fr. et 250 fr.), un matelas (70 fr. et 375 fr.), une armoire en bois blanc (70 fr. et 350 fr.).

Les dépenses d'exploitation proprement dites ne sont pas inférieures aux coefficients d'entretien de la famille paysanne.

Une charrue du type Brabant à deux chevaux s'achetait avant-guerre 150 francs; aujourd'hui le cultivateur la paie 1,200 francs; coefficient 8.

Un semoir de 2 mètres valait 450 francs; il en vaut 3,000 aujourd'hui : coefficient 8.

Un collier d'attelage de 30 francs vaut actuellement 180 francs : coefficient 6.

Une moissonneuse-lieuse coûtait 800 à 900 francs; on la paie 6,000 francs : coefficient 7.

Il en est de même des petits instruments. Une bêche de 4 francs est montée à 25 francs : coefficient 6.

La ferrure d'un cheval coûtait fr. 0.80; elle se paie fr. 5.50 : coefficient 7.

Les bâtiments agricoles, moins protégés que ceux des villes, plus exposés aux intempéries, exigent un entretien plus onéreux; le bétail, les lourdes voitures les endommagent et entraînent des réparations importantes. La construction coûte un coefficient de 6 à 7 (1).

L'entretien des bâtiments est plus onéreux encore; il n'est jamais inférieur au coefficient 7, qu'il dépasse fréquemment, le moindre travail fait par un tâcheron s'accompagnant aujourd'hui de mémoires compliqués et incompréhensibles établis par de savants métreurs.

Les transports sont à un coefficient variant de 9 à 19.

Les impôts ont augmenté considérablement. Le budget de l'État est au coefficient 10.

Examinons maintenant les prix de vente des denrées agricoles. Leur production a coûté un coefficient de 6 à 7; leur prix de vente ressort à un coefficient de 2 à 3 sur les prix de 1913 qui étaient déjà des prix inférieurs.

(1) Un mètre carré de maçonnerie de moellons de pays avec mortier de grève de pays valait, en 1914, 20 francs; en 1934, 100 francs : coefficient 5. Un mètre carré de briques ordinaires avec mortier de grève de pays : 35 francs avant-guerre, 180 francs actuellement : coefficient 5. Un mètre cube de chêne en œuvre équarrissages courants, 150 francs en 1914; aujourd'hui 930 francs : coefficient 6. Un mètre cube de sapin en œuvre équarrissages courants 90 francs et 575 francs : coefficient 6,5. Un mètre carré de couverture en tuiles mécaniques de qualité courante, 2 fr. 75 en 1914 et 10 francs en 1934 : coefficient 7; en ardoises courantes 4 fr. 75 et 28 francs : coefficient 6.

Le cours moyen du blé est à un coefficient voisin de 3 par rapport aux cinq années qui ont précédé la guerre.

Le cours moyen du blé à la Bourse de Commerce de Paris était en 1909 de 24 fr. 35; en 1910, de 26 fr. 24; en 1911, de 25 fr. 05; en 1912, de 28 fr. 92; en 1913, de 27 fr. 83, soit, pour les cinq années qui ont précédé la guerre, un cours moyen de 26 fr. 68. Pour se maintenir au coefficient de dépréciation de la monnaie, le blé devrait donc être aujourd'hui à 133 fr. 40. Or le cours réel ne dépasse pas 80 francs : coefficient 3.

La paille de blé, qui valait en 1913, à Reims, 40 francs la tonne, était en novembre 1934 à 100 francs : coefficient 2,5, dans les régions où elle est vendable.

L'avoine, à 20 francs en 1913, est au coefficient 2,5.

L'orge, à 19 francs le quintal en 1913, vaut 60 francs; coefficient 3.

L'escourgeon, valant 28 francs en 1913, est à 55 francs; coefficient 2.

Le seigle est au coefficient 2,8; à 20 francs avant-guerre, il cote moins de 60 francs actuellement.

La betterave à sucre valait, en 1913, 30 francs la tonne. Seule de tous les produits agricoles, elle s'est maintenue au coefficient 5 grâce à l'organisation de la Confédération des Planteurs de betteraves.

Le prix des pommes à cidre pendant les cinq années d'avant-guerre, à la production, était en moyenne de 64 francs-or. Leur prix de vente actuel est de 60 à 70 francs-papier : coefficient 1.

Le bétail n'a pas été épargné. Nous sommes actuellement aux cours les plus bas constatés depuis 1894, compte tenu de la dévaluation de la monnaie. A la ferme, le bœuf de deuxième qualité se payait en 1913 au prix de 1 fr. 53 le kilo en moyenne; actuellement, il est aux environs de 4 fr. 40 : coefficient 2,87.

Pour le porc, le cours le plus bas depuis quarante ans s'est rencontré en 1897 à 1 fr. 43 le kilo net de première qualité, soit 5 fr. 08 de notre monnaie actuelle. Nous sommes au-dessous de ce cours puisqu'on cote la même qualité à 4 fr. 20. Le coefficient en culture est de 3 à 3,5 par rapport aux années d'avant-guerre l'année 1913 doit être en effet confrontée avec les années précédentes parce que les cours pratiqués cette année-là étaient particulièrement faibles).

Pour le veau, coefficient 2,7 avec les prix de 2 fr. 33 le kilo net de deuxième qualité en 1913 et 6 fr. 50 présentement.

Le vin, à la propriété est, au coefficient théorique de 2,6; à 22 fr. l'hectolitre 9° avant-guerre (moyenne de 1903 à 1913), il vaut maintenant 56 francs (prix des mercuriales) quand on peut le vendre. Dans de nombreuses communes viticoles, le prix est de cinq sous le litre : coefficient 1.

Pour le lait, dont la production était si insuffisamment rémunérée avant-guerre, le coefficient à la ferme varie de 3 à 3,5; dans les régions où la défense contre les trusts est le mieux organisée, on arrive au coefficient 4.

La laine en suint est tombée aux cours les plus bas que nous ayons connus depuis quarante ans. En 1914, elle valait de 1 fr. 80 à 2 fr. 20-or en demi-fine; actuellement, le marché est trop instable pour pouvoir donner un cours moyen. Le coefficient est aux environs de 3.

La gemme valait avant-guerre 100 francs-or la barrique. En 1933, elle cote 177 francs-papier.

La valeur de la terre marque la gravité de cette situation. Son prix d'acquisition est le reflet de la position de l'agriculture. Abandonnée par les capitalistes comme valeur de placement, la terre n'a plus de prix que comme instrument de travail. Les études qui lui ont été consacrées, notamment par M. Caziot, établissent que, par rapport à la période de 1910-1913, elle a perdu de 40 à

50 % et même 60 % de sa valeur. Dans les régions forestières et viticoles, elle s'est effondrée.

Dans certaines régions, la propriété est même invendable. A plusieurs reprises, des journaux ont publié des photographies représentant des *villages à vendre*, et ce n'était pas dans les pays dévastés par la guerre.

Cependant, la terre continue à payer des impôts écrasants. Le cultivateur, qui, en tant qu'exploitant, est faiblement imposé, *parce qu'il est au-dessous des frais de production*, acquitte de lourdes charges fiscales pour sa propriété. Les frais de mutation, qui, avant-guerre, étaient de 9 à 10 % s'élèvent actuellement à 20 % et produisent plus d'un milliard et demi par an. Il y a là un véritable prélèvement sur le capital foncier; l'acquéreur d'une ferme de 100,000 francs paie 20,000 francs de droits; il faut donc qu'il revende son bien 120,000 francs pour en récupérer le prix, opération impossible puisque la valeur de la terre ne cesse de baisser. L'acquéreur d'une terre est donc certain de perdre une partie de son capital le jour où il la revendra.

Ainsi, de toutes parts, dans toutes ses opérations, le paysan se ruine. Propriétaire, il perd son capital; exploitant, il vend au-dessous de son coût de production; c'est pourquoi Jean Yole, dans son beau livre : *Le Malaise paysan*, a justement écrit que « dans chaque livre de pain, il y a une aumône paysanne ».

Si le paysan français n'avait pas une puissance de privation qui lui fait accepter une existence de primitif, s'il n'était pas enraciné par des siècles d'atavisme, s'il ne consentait pas à travailler pour rien, par attachement à sa profession, s'il n'acceptait pas de racheter très cher, dans son pain quotidien, le blé qu'il a vendu à vil prix, si la résignation n'était pas sa loi, il y a longtemps que l'agriculture paysanne aurait disparu.

Pour ceux qui s'en vont, la cause principale de l'exode est dans la condition économique intenable de l'agriculture. Les loisirs et les plaisirs faciles et variés de la ville attirent sans doute les habitants des campagnes; mais c'est surtout la perspective d'une situation moins aléatoire, assurée du lendemain et de la vieillesse, qui a chassé de la terre nos paysans. La preuve en est dans la destinée de la plupart de ceux qui abandonnent leurs foyers; ils *quittent la terre pour rester au village ou pour occuper dans des bourgades des emplois de gendarme, de facteur, de cantonnier ou tenir de petits commerces*.

La situation des paysans est devenue si précaire que, même en revenant à une vie arriérée et en se privant plus que jamais, ils n'ont plus et auront de moins en moins la possibilité de se livrer à cette passion de l'épargne et, disons le mot, de cette avarice qui était la récompense d'une carrière monotone et rude. Les économies paysannes disparaissent pièce par pièce. Le bas de laine légendaire ne se remplira plus tant que la déflation sera un principe de gouvernement et la règle d'une politique désastreuse.

LA MÉDIOCRITÉ MATÉRIELLE DE LA VIE PAYSANNE  
LE LOGEMENT  
L'ISOLEMENT DE NOS CAMPAGNES. — LA PAYSANNE

Les facilités et les plaisirs de l'existence dans les villes font un violent contraste avec la vie monotone et primitive des habitants de nos campagnes.

Le travail, pour le paysan, ne cesse jamais. Il n'y a pas de repos hebdomadaire, pas de fêtes pour celui qui soigne le bétail; il faut traire les vaches matin et soir, aux fêtes carillonnées comme en semaine. Les éleveurs sont contraints à une surveillance continue; il y a toujours un animal à soigner : une bête malade, une jument prête à pouliner, une vache en mal de vêlage, une truie qui va mettre bas.

La main-d'œuvre devenant de plus en plus rare, l'exploitant et sa femme doivent assumer la permanence du labeur agricole; il leur est interdit de s'éloigner de la ferme.

Le travail de la terre est-il moins pénible qu'autrefois?

L'économie de l'effort humain obtenue par le machinisme est réelle, mais la besogne reste dure. La machine agricole ne marche pas seule; ce n'est pas elle qui conduit l'homme : c'est l'homme qui la dirige, de ses muscles tendus. Le laboureur d'aujourd'hui a autant de peine que celui d'autrefois. Le moissonneur conduisant à pleins bras, dans les cahots, ses lourds chevaux, dirigeant son énorme machine lieuse, pesante et bruyante, n'est pas moins las, le soir venu, que son ancêtre qui abattait le blé à la faux. Pour la plupart des tâches agricoles, le travailleur a seulement changé de fatigue.

La longue journée finie, l'homme, tout en sueur l'été, transi et crotté l'hiver, rentre à son misérable logis. Ce n'est pas une riante chaumière qui l'attend pour son repos; dans la plupart de nos communes, la maison paysanne est une véritable tanière.

S'il était tenté de sortir pour se distraire, le paysan ne trouverait guère de compagnie dans la commune déserte. Plus le village se dépeuple, plus il est triste et plus la vie sociale disparaît. Or le nombre des petites communes s'accroît sans cesse. En 1856, il y avait en France 16,255 communes de moins de 500 habitants : on en comptait 19,226 en 1911; il y en a bien davantage aujourd'hui.

La plupart de nos villages n'ont aucune installation collective. Plus de la moitié n'ont pas d'adduction d'eau; le nombre de ceux qui n'ont pas d'électricité est bien plus élevé encore.

Et que dire de la vie dans les écarts, les hameaux « desservis » par des chemins impraticables, et de l'existence des montagnards éloignés de toute communauté pendant des mois, des bûcherons et des gemmeurs qui partagent leur nourriture fruste emportée pour plusieurs jours et reposent dans des abris de branchages?

Les difficultés de communication, réduites par la circulation des autobus, réapparaîtront dans de nombreuses régions où il faudra supprimer des lignes par suite de l'insuffisance des recettes d'exploitation. Le nombre des communes rurales reliées à la ville par des services d'autobus représente d'ailleurs une faible minorité.

Les inconvénients de l'isolement rural prennent un caractère particulièrement pénible pour les malades et pour les familles que l'éloignement oblige à se séparer de leurs enfants en âge de suivre des études secondaires ou supérieures.

Dans cette existence monotone, rude, difficile, privée de la plupart des avantages du progrès moderne, la situation de la femme doit être signalée. Son influence dans l'exploitation rurale a toujours été et demeure prépondérante. Le vieux dicton paysan est toujours vrai : « *Ce sont les femmes qui font et défont les maisons.* »

Autrefois, quand il fallait nourrir le personnel avec la production de la ferme, cuire le pain, faire le linge, l'administration intérieure était une lourde charge. Mais aujourd'hui encore, surtout dans les petites maisons, le labeur de la femme demeure écrasant : elle doit s'occuper à la fois de son ménage, de l'étable et de la basse-cour, circuler dans le fumier et dans la boue. Levées de bonne heure pour faire le café et traire les vaches, couchées tard après avoir racommodé le linge et les vêtements, fait la cuisine et la lessive, sans arrêt et sans repos, les jours de fête comme les autres, les femmes doivent en outre travailler au dehors, donner la main aux foins et à la moisson des céréales, aider à garnir la grange et à faire les meules, sarcler les betteraves et les pommes de terre et les arracher à l'automne dans les terres détremées par les pluies.

Une statistique des heures de travail des femmes à la campagne

a été dressée récemment par les soins de l'Institut de Fribourg. En voici le détail :

	Nombre d'heures par jour	Nombre d'heures par semaine
Amérique . . . . .	9	63
Belgique . . . . .	15 à 16	108 à 119
Espagne . . . . .	10 à 15	75 à 108
France . . . . .	13 à 16	92 à 115
Italie . . . . .	12,30 à 14,30	86 à 100
Pologne . . . . .	11,30	80
Roumanie . . . . .	14	102,30
Suisse . . . . .	16 à 18	112 à 120
Suède . . . . .	11,45 à 17	182,30 à 119
Tchécoslovaquie . . . . .		105 à 119

Son humble et grande carrière déformée et vieillit prématurément la paysanne; toute coquetterie lui est interdite. Les jeunes filles de nos campagnes, qui savent que comme leurs ancêtres elles devront accomplir un labeur que le progrès n'a pas allégé, refusent d'accepter l'existence qui les attend à la ferme; elles s'en détournent et cherchent des emplois moins pénibles en dehors de l'agriculture.

La condition matérielle de la paysannerie paraît d'autant plus intolérable que l'agriculture moderne exige des capacités nouvelles. Les paysans autrefois étaient des travailleurs manuels auxquels la routine paternelle tenait lieu de connaissances. De nos jours, le paysan doit avoir encore des bras robustes, mais il lui faut une tête bien faite et solide. Les dépenses obligatoires et les conditions de l'exploitation moderne l'obligent à étudier, à calculer, à comparer, à prévoir plus d'éventualités, à prendre plus d'initiatives et à diriger avec plus de soin son exploitation. Que de transformations dans la conduite de la terre depuis cinquante ans!

Ainsi, plus les difficultés se multiplient, plus les risques s'élèvent, et plus la vie paysanne s'attriste et devient pénible.

L'existence matérielle du paysan ne pourra s'améliorer que le jour où le travailleur de la terre, protégé et soutenu par une politique réaliste et suivie, trouvera dans son dur métier les ressources suffisantes pour égayer sa vie et l'embellir des avantages que le progrès dispense à d'autres.

#### LE PAYSAN MÉPRISÉ

Parmi les causes morales qui déterminent l'exode rural, il ne faut pas négliger l'opinion généralement professée à l'égard des habitants de nos campagnes.

Le paysan a toujours été dédaigné, méprisé et traité en ridicule. On le représente avec des vêtements rapiécés, usés jusqu'à la trame, boueux et crottés, avançant lourdement en gros sabots; quand il voyage, c'est en carriole grinçante, ou dans une vieille automobile délabrée. Au théâtre, au cinéma, sur les affiches, dans les romans, partout, c'est un personnage de comédie et une caricature.

*On oublie qu'il n'a ces apparences misérables que parce que sa situation l'oblige aux plus strictes économies et le courbe sur la terre jusqu'à dix-huit heures par jour.*

Dans les années d'inflation où le papier-monnaie, où les francs-illusion se multipliaient dans les campagnes comme à la ville, nos jeunes paysans ont montré qu'eux aussi étaient sensibles à la toilette et recherchaient l'élégance. Ils savaient distinguer la ligne et faire le choix d'une voiture. Les sociétés sportives commençaient à se développer dans nos villages; elles déliaient les membres souvent épais de nos jeunes gens. Mais elles étaient occasion de dépenses et, pour cette cause, elles disparaissaient. La situation

ne permet pas aux habitants de nos campagnes de « faire des frais » et tout ce qui n'est pas strictement nécessaire est banni.

Au régiment, le jeune paysan se rend compte de ce qui le sépare du commis, de l'employé, de l'ouvrier de la ville. Il est l'objet de l'ironie de ses camarades; quand il les entend s'injurier, ils se traitent de paysans, de pieds-terreux, ou autre chose. *Piquemouto*, en provençal, est une insulte.

Le dédain et le mépris ne sont pas les seuls sentiments que la société moderne professe à l'égard de la paysannerie. L'opinion connaît mal le rude labeur des champs. Aux yeux de la plupart des gens de notre époque, la campagne n'apparaît que comme le *décor* plaisant des beaux jours. On croit que les produits agricoles sont des créations spontanées du sol; ne dit-on pas : *les produits de la terre*? Le blé, pour l'habitant des villes, est une herbe comme les autres qui pousse au soleil, sans soins et sans frais; le lait vient au pis de la vache, comme l'eau dans la source.

De ces illusions à l'idée de considérer le paysan comme un voleur parce qu'il vend ses produits, il n'y a qu'un pas, et il est vite franchi.

La presse continue quasi unanimement ses attaques contre les paysans; elle les accuse d'être retardataires et ne pas savoir cultiver; elle les invite à comprimer leurs prix de revient, comme s'ils avaient jamais fait des dépenses inutiles ou somptuaires; puis, après leur avoir montré, comme à des arriérés et des ignorants, l'exemple des autres nations qui obtiennent de meilleurs rendements, elle leur reproche de trop produire et de compromettre l'équilibre économique!

La jeunesse se détourne de la condition misérable faite à notre paysannerie, dédaignée et méprisée. Les institutrices et les maîtres d'école de nos villages, lorsqu'ils discernent des qualités chez leurs élèves, les orientent vers des activités moins pénibles que l'agriculture. L'école ne maintiendra l'enfant au village que lorsque le travail de la terre sera honoré, relevé de ses infériorités et paiera l'homme de son labeur.

#### LA RENAISSANCE PAYSANNE EST ENCORE POSSIBLE SES AVANTAGES NATIONAUX : LA NATALITÉ LES AVANTAGES MORAUX ET SOCIAUX LE CHOMAGE

Il reste heureusement en France une souche paysanne encore vigoureuse. Le goût de l'agriculture n'a pas disparu; la terre garde à son service des paysans qui l'aiment comme d'autres se passionnent pour la mer ou pour la montagne.

La renaissance paysanne que permet d'espérer cette survivance de l'esprit terrien est le seul remède à la dépopulation qui menace la civilisation française. L'avènement d'une agriculture prospère entraînerait, mieux que toutes les mesures adoptées jusqu'à ce jour, le relèvement de natalité dont nous avons si impérieusement besoin. L'existence rurale ne comporte pas en effet les obstacles à la repopulation accumulés par la concentration de la population dans les villes. Pour l'habitation notamment, l'espace nécessaire aux familles nombreuses est moins limité à la campagne qu'à la ville. D'autre part, l'agriculture, lorsqu'elle n'est pas contrariée par les conditions économiques, est favorable à la natalité. Le travail de la terre n'est pas un métier de célibataires et de ménages sans enfants; à la différence du fonctionnaire, de l'ouvrier d'usine, de l'employé qui n'ont pas besoin de famille pour exercer leur profession, le cultivateur sans enfants est mal placé pour exploiter. Le travail familial qui permet d'éviter les salaires et de « tenir » les mauvaises années assure en tout temps une meilleure culture que la main-d'œuvre salariée.

La France peut être assurée d'avoir une forte natalité le jour



où les jeunes ménages paysans sauront que, dans une société plus juste, leur enfants auront une existence meilleure en travaillant de leur profession aujourd'hui si ingrate.

Au point de vue social, la renaissance paysanne, en ouvrant de nouveaux emplois à l'activité, diminuerait le nombre des sans-travail que le développement de l'industrie augmente sans cesse. Les difficultés actuelles dissimulent la permanence du chômage; mais les statistiques nous apprennent qu'en état normal, et même en période de prospérité, il y a un nombre constant de chômeurs. L'incertitude permanente du marché du travail a obligé la Grande-Bretagne, l'Autriche, l'Italie, la Pologne, la Bulgarie et l'Allemagne à instituer l'assurance-chômage obligatoire; en Angleterre, elle était appliquée dès 1911 à six des principales industries où le chômage était évalué à 8,6 %. En France, comme dans tous les pays du monde, nous avons avant 1914 un nombre permanent de chômeurs. Aux Etats-Unis, on estime comme normal, pour une période prospère, le chiffre de 3 millions de sans-travail.

En mars 1933, on comptait en Grande-Bretagne et en Irlande 2,914,914 sans-travail; en Allemagne 6,000,958; en Autriche 401,321; en Italie 1,225,470; l'American Federation of Labour évaluait leur nombre en janvier 1933, aux Etats-Unis, à 12,000,000; en France, les statistiques donnent un chiffre de 368,929 personnes sans emploi, mais les organisations ouvrières estiment qu'en réalité il y en a près d'un million (en novembre 1934).

Les progrès de la science et de la technique accélérée par la rationalisation et la taylorisation agissent à la fois en diminuant sans cesse la part de l'homme dans le travail industriel et en augmentant le rendement journalier de l'ouvrier. Aux Etats-Unis, le rendement par salarié a augmenté de quelque 30 % de 1899 à 1914 et s'est élevé de 43 % entre 1919 et 1929; autrement dit, 70 ouvriers pouvaient exécuter, en 1929, un travail qui, dix années auparavant, en aurait exigé 100.

Des industries de remplacement se fondent, mais en définitive les progrès scientifiques et techniques ne créent pas autant d'emplois qu'ils en détruisent. Le *National Bureau of Economic Research*, aux Etats-Unis, a établi qu'en 1929, en pleine prospérité le nombre des travailleurs évincés des industries de transformation entre 1920 et 1928, et qui avaient pu être réintégrés dans le délai d'un an, ne dépassait pas 89 %.

La machine moderne non seulement remplace les bras, mais se subdivise au cerveau dans le commerce et notamment dans la banque.

Les dépenses d'aide et assistance au chômage sont, en conséquence, de plus en plus élevées.

Pour la Grande-Bretagne, le montant du fonds de chômage, qui était de 51 millions de livres en 1924-1924 (avec une contribution de l'Etat de 28,3 %) atteignait, en 1931-1932, 120 millions de livres (avec une contribution de l'Etat de 72 %), s'ajoutant aux lourdes charges assumées par les autorités locales. En Allemagne, les dépenses d'assistance-chômage effectuées en 1928 se chiffraient — abstraction faite de l'assistance locale — à 1,071 millions de R. M., dont une petite fraction seulement était supportée par le gouvernement fédéral et les gouvernements des Etats; en 1931, ce chiffre s'est élevé à 2,338 millions de R. M., dont 38 % étaient supportés par le gouvernement fédéral et les gouvernements des Etats. En France, les caisses publiques de chômage ont distribué, pendant la période allant du 1<sup>er</sup> avril 1931 au 1<sup>er</sup> août 1932, 652 millions, dont 400 millions supportés par l'Etat et le solde par les collectivités départementales et communales.

*Au contraire de l'industrie, l'agriculture a besoin d'ouvriers.*

*On estimait qu'il manquait, en 1914, au moins 400,000 travailleurs agricoles. La guerre a coûté la vie à plus d'un million de paysans. La terre pourrait donc employer plus d'un million et demi de travailleurs que l'immigration étrangère n'a pu totalement remplacer.*

*On peut donc affirmer que si la politique économique suivie en France depuis 1860 n'avait pas favorisé le développement de l'industrie au détriment de l'agriculture, nous n'aurions pas un seul chômeur en France.*

Plus la culture s'intensifie, plus elle emploie de main-d'œuvre, malgré le développement du machinisme; en effet, la machine agricole aide l'homme dans son travail, mais elle ne produit pas. A l'usine, la machine produit directement et fabrique. Les automobiles, les chaussures, les vêtements, les outils, etc. sont des créations mécaniques. La faucheuse ne fait pas l'herbe; la charrue, l'extirpateur et la moissonneuse ne font pas les céréales. C'est pourquoi l'ouvrier agricole n'est pas un rouage passif, ni, comme l'ouvrier de la grande industrie, un automate rivé à la chaîne, accomplissant un geste uniforme. Le métier d'agriculteur n'a pas disparu; mieux, il s'est maintenu et élevé avec les exigences du progrès. Le conducteur de tracteur qui laboure est un mécanicien qui doit être maître de sa machine; mais c'est aussi, comme ses ancêtres, un laboureur dont la tâche exige une connaissance approfondie de la terre; il ne doit rien ignorer des qualités physiques du sol, de son état et des conditions dans lesquelles il faut le prendre. Le travail change continuellement pour toutes les productions agricoles, de la préparation des semences à la moisson, de l'entretien des vignes à la vendange, des labours d'hiver à la cueillette des fruits. La matière à œuvrer n'est pas morte comme le métal, le bois ou l'étoffe; c'est dans un milieu vivant qu'avec l'aide d'instruments multiples et variés le paysan travaille des matières toujours mouvantes, changeantes, la terre, la plante, l'animal.

Le paysan reste un créateur dont la machine n'est pas la rivale, mais un auxiliaire d'un emploi mesuré. Dans nos vieux pays au sol tourmenté, vallonné, divisé, coupé d'obstacles que la nature a multipliés, l'emploi des grandes machines est impossible. L'usage des tracteurs, dont le nombre aux Etats-Unis est passé de 100,000 en 1918 à 900,000 en 1929, est et restera extrêmement limité en France.

Les cultures industrielles, que notre politique économique a rendues impossibles et qu'il faut ressusciter, sont parmi celles qui emploient le plus d'ouvriers et paient les meilleurs salaires. Certaines, comme le lin, doivent être entièrement effectuées à la main.

La production des légumes, des fleurs, des fruits, des olives, l'élevage, la vente et la préparation des volailles et des œufs nécessitent un nombreux personnel.

*La renaissance paysanne permettrait à la France de résorber le chômage qui afflige les nations industrielles et de s'en préserver à l'avenir, d'affranchir de ses dangers les jeunes générations que la privation de travail atteint plus douloureusement encore que les anciennes; elle constituerait la meilleure assurance contre le redoutable fléau.*

Pour mieux comprendre tout ce que l'humanité gagnerait au retour à la paysannerie, voyons l'allègre besogne des sériciculteurs du Midi, œuvrant dans la joie, qui ont de la peine sans doute, mais chantant et riant à la cueillette des mûriers, à la coupe des bruyères, puis dans les douces magnaneries. Et pensons à ces usines intoxiquées de produits chimiques où des travailleurs prématurément usés fabriquent la soie cellulosique.

Que de trésors renaîtraient, que le progrès a sacrifiés en détruisant cette agriculture paysanne et les métiers villageois! Que de pensées dans ces dix départements français qui vivaient de la soie; population supérieure qui nous a donné des poètes éternels, des musiciens enchanteurs, des artistes et des savants! C'est le peuple de Mistral et de Mireille qui renaîtra si nous voulons relever notre paysannerie.

# Les idées et les faits

## Chronique des idées

### Histoire de la philosophie médiévale par Maurice De Wulf

C'est le grand homme dont revient le 23 prochain le neuvième anniversaire, c'est le grand initiateur de notre époque à la restauration du thomisme, le futur cardinal Mercier qui décida, comme par intuition, de la vocation d'historien de Maurice De Wulf. « Un jour, a-t-il conté le 7 mai 1931, à l'inauguration du monument érigé au cardinal Mercier à l'Institut supérieur de Philosophie, un jour que la Providence m'accordait la faveur de le reconduire (de l'auditoire du Pape à sa demeure), arrivé devant l'église Saint-Michel, il s'arrêta net et se cambrant, il me dit : « Mais pourquoi » donc n'étudieriez-vous pas la philosophie du Moyen âge du » point de vue historique? Quelles richesses cachées elle doit » contenir! Allez trouver à Paris M. Houréau, l'archiviste octo- » ginaire qui a compulsé tant de manuscrits de la Bibliothèque » Nationale. Il vous orientera. »

C'était, je crois en 1891, et de cette rencontre, de cette invite, de cette semence jetée en terre féconde devait sortir une œuvre puissante, originale, parvenue aujourd'hui à son plein épanouissement, *l'Histoire de la philosophie médiévale*. Un ballon d'essai paraissait en 1893. *L'Histoire de la philosophie scolastique dans les Pays-Bas et la principauté de Liège*, couronnée par l'Académie. Sept ans après, dans les premiers jours de 1900, le jeune maître livrait au public la première édition de son grand ouvrage : *l'Histoire de la philosophie médiévale*. L'apparition de ce livre, favorisée par la popularité qui s'attacha d'emblée à la réputation du fondateur de l'École néo-thomiste, rencontra un succès extraordinaire. Il eut les honneurs de la traduction anglaise en 1909 et 1925, allemande et italienne en 1913; il atteint aujourd'hui sa sixième édition, dont le premier volume a paru. Au fur et à mesure que les recherches ont accumulé de nouveaux matériaux, l'ouvrage n'a cessé de se renouveler, si bien que l'édition actuelle est une refonte entière des éditions antérieures. On n'exagère pas en disant que l'illustre maître de Louvain y a versé quarante années d'un effrayant labeur.

Il a créé un genre parfaitement adapté au but poursuivi : dresser l'inventaire de la pensée philosophique du Moyen âge en combinant les deux méthodes : l'analytique par les monographies de tous les penseurs de l'époque, la synthétique par la comparaison de leurs systèmes. C'est donc à la fois une œuvre de vaste érudition, mais plus encore de pensée personnelle. Pour réussir une pareille tâche, il fallait un patient investigateur de tout ce que les philosophes de l'âge médiéval nous ont transmis, il fallait un cerveau vigoureux capable d'embrasser toute l'évolution de cette philosophie scolastique et de porter sur elle un jugement définitif.

Le tome I va des origines jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle : c'est la période de Formation; le tome II sera sans doute consacré à l'Apogée, soit le XIII<sup>e</sup> siècle; le tome III, du XIV<sup>e</sup> siècle à la première moitié du XV<sup>e</sup>, sera réservé au Déclin.

Le monument élevé par M. De Wulf à la pensée du Moyen âge est une splendide revanche de la science sur l'ignorance et les préjugés qui ont trop longtemps prévalu depuis la Renaissance et n'ont pas encore entièrement disparu. Il nous souvient d'un professeur de sciences naturelles d'une université de l'Etat qui parlait encore des ténèbres du Moyen âge à peu près comme les Homais

du *Café du Commerce*. Comme les romantiques, Victor Hugo, en tête, ouvrant la marche à Viollet-Leduc, ont réhabilité le style ogival dédaigneusement qualifié de gothique, c'est-à-dire barbare, M. De Wulf appartient à la pléiade qui a vengé le Moyen âge de la stupide accusation d'être la période de l'obscurantisme. N'en est-il même pas le chef de file le plus autorisé?

Longtemps un mépris transcendant avait enveloppé cette époque où surgirent les Augustin, les Albert le Grand, les Thomas d'Aquin, les Duns Scot, les Anselme, les Jean de Salisbury, tant d'autres astres de première grandeur. S'il en est qui nourrissent encore une si grossière prévention — il en reste, hélas! — qu'ils se plongent dans la lecture de ce livre magistral, les écailles leur tomberont des yeux. Ils comprendront qu'il n'était pas possible d'admettre l'éclipse de l'intelligence, le sommeil de l'esprit humain, pendant un millénaire, qu'il ne pouvait exister entre l'antiquité finissante et le monde moderne une si prodigieuse solution de continuité. Ils verront dans la philosophie du Moyen âge le fruit de celle des anciens, la préparation de celle des modernes. Et, s'il est vrai que les idées mènent le monde, ils seront frappés de l'imprégnation des mœurs, des arts, des institutions, de la société par les conceptions du temps. Se repliant sur eux-mêmes, se confrontant avec ces ancêtres, ils se sentiront directement tributaires des philosophes de ce Moyen âge tant décrié et qui cependant a façonné la pensée occidentale.

\* \* \*

Est-ce que quelqu'un avant Maurice De Wulf avait nettement et fièrement revendiqué pour ces siècles l'existence d'une philosophie autonome? On reconnaissait des idées éparses, on ne voyait pas un tout cohérent. On ne consentait qu'à voir dans les travaux de ces penseurs je ne sais quel conglomérat philosophico-religieux et l'on reléguait la philosophie médiévale au rang de servante de la théologie, tout au plus de suivante tenant la traîne de la Grande Dame. M. De Wulf n'a pas contesté l'apport théologique dans la philosophie médiévale, pas plus que l'apport aristotélicien ou platonicien. Mais ce qu'il a mis en évidence, c'est qu'il y a un courant philosophique traversant tout le Moyen âge qui ne se confond ni avec la théologie, ni avec le péripatétisme, ni avec le néo-platonisme. Il y a une vue d'ensemble sur le monde, une vue synthétique de l'univers, une explication du réel dans sa totalité, bref une métaphysique objectiviste, individualiste, pluraliste, qui appartient à ces philosophes. Il a démontré de façon péremptoire par l'analyse de leurs écrits que leur discipline n'est pas plus un département de la théologie qu'elle n'est un plagiat de l'aristotélisme ou du platonisme.

Ce fut une idée chère au cardinal Mercier que l'objet formel de la philosophie ne relève que de la raison, qu'il y a une science absolument distincte de la foi dans ses légitimes recherches, qu'il ne faut pas brouiller du tout, spéculations et apologétique. Fidèle à la consigne du Maître, M. De Wulf se garde de toute confusion pareille et maintient au contraire dans ses monographies comme dans ses études comparatives cette indispensable distinction.

Assurément, au début, la confusion existe entre philosophie et théologie, mais, si lent, si pénible qu'il soit, le détachement se produit en deux étapes. Au premier moment, la distinction existe de fait, sans qu'on s'en rende compte, sans qu'on cherche à la formuler techniquement et à la défendre. Au second moment, elle existe de droit, consacrée par les méthodes.

La distinction de fait apparaît de bonne heure, dès le IX<sup>e</sup> siècle, écrit M. De Wulf; à coup sûr, dans l'œuvre de Jean Scot Erigène, la synthèse scotiste est une conception rationnelle de la réalité. Elle existe de droit, à partir du XI<sup>e</sup> siècle. « On peut dire que la dissociation *consciente* des deux disciplines est opérée chez Anselme de Cantorbéry qui la fonde sur la différenciation entre *croire* et *comprendre* ». Que fut donc la philosophie scolastique ainsi entendue? Une explication de l'ordre universel par la raison. Il n'est donc pas admissible d'amalgamer philosophie et théologie dans une sorte de département mixte relevant de l'histoire des religions. La scolastique suit la voie que trace la raison, la théologie suit la sienne parallèlement, en systématisant les données de la Révélation.

De cette philosophie le savant auteur détermine les cadres, étudie les antinomies doctrinales, mais aussi signale les tentatives de systématisation et les principales uniformités. Avant tout, la conception pluraliste du réel : tout ce qui existe est substance individuelle. De là découlent de grandes théories métaphysiques, telles que la distinction substantielle de Dieu et des créatures et la personnalité humaine. Puis, la transcendance et l'infinitude de Dieu, l'étude du monde en fonction de l'Infini, l'irréductibilité de deux modes de connaître, sensation et pensée. A ce patrimoine commun appartiennent encore, à partir d'Abélard, le réalisme modéré qui donne la clef de plusieurs problèmes; des rudiments de morale spéculative, des théories sur l'Etat, la distinction tripartite du droit (*naturale, gentium, civile*) et des rudiments de droit naturel.

La question vitale posée et résolue par la mentalité du Moyen âge et que M. De Wulf a lumineusement exposée est celle du *monisme* et du *pluralisme*. Par *monisme* il entend toute doctrine qui enseigne la compénétration de plusieurs ou de tous les êtres en un seul, et par panthéisme, un monisme complet qui donne à cet Un les attributs de l'Être suprême. Par *pluralisme*, il entend la doctrine enseignant que tout être existant ou pouvant exister est affecté d'indivision interne, entraînant sa distinction d'avec tout autre : d'où il suit que non seulement le monde créé ne peut se confondre avec Dieu, mais encore que les êtres créés sont multiples et distincts.

Or, le premier fait à signaler est le très petit nombre de monistes au Moyen âge, desquels il faut exclure même Jean Scot qui ne veut pas de la compénétration de Dieu et du fini, Thierry de Chartres, Clément de Brèbe, si loin qu'ils poussent leur réalisme, parce qu'il leur répugne absolument que la divinité contracte la moindre souillure par sa chute dans la matière corporelle. Les seuls monistes seraient les amauriciens, les sectateurs de David de Dinant et quelques mystiques exaltés.

M. De Wulf souligne ensuite ce fait que le monisme n'apparaît pas à l'état spéculatif pur, mais mêlé à des mouvements religieux et sociaux dont il est chargé de fournir la justification. Amaury veut endosser le péché à Dieu en démontrant qu'il n'est pas un

acte humain. Le matérialisme de David de Dinant était d'ordre religieux. Joachim de Flore, autre moniste, n'était pas philosophe, mais agitateur.

Enfin, où qu'il ait apparu, le monisme fut un objet de répulsion. Exemple : les textes imprécis de Jean Scot, ses successeurs s'acharnèrent à détruire son pseudo-monisme et à supprimer les formules succédanées auxquelles avait donné lieu l'incompréhension de son texte.

Et donc, que l'on envisage l'organisation de l'être individuel, expliquée par des compositions qui sont fonction de la grande théorie d'Aristote sur l'acte et la puissance; ou bien que l'on considère la hiérarchie des êtres individuels, il existe sur ces problèmes une métaphysique de l'Ecole qui lui est spécifique, il existe une philosophie médiévale autonome.

Totalement distincte, progressivement en fait, finalement en droit, de la discipline théologique, cette philosophie en est-elle indépendante?

Il est incontestable que la théologie par les problèmes qu'elle a soumis à la philosophie lui a imprimé un caractère religieux. Mais, parce qu'il traite ces questions du point de vue rationnel, le philosophe n'en devient pas pour cela le caudataire du théologien. Il est évident aussi qu'à confronter les deux disciplines on constate que plus d'une de leurs données rejoignent les données chrétiennes. En résumé, il est exact de qualifier la philosophie de cette période de philosophie religieuse, si l'on entend dire par là que « le donné révélé orienta le choix de certains problèmes, et, d'autre part, aussi que le dogme servit de principe régulateur et de contrôle indirect de la recherche philosophique ». Mais, ajoute M. De Wulf, à parler formellement et en rigueur de termes, l'expression « philosophie chrétienne » est une appellation impropre, parce qu'elle insinue l'absorption de l'objet formel de la philosophie, purement rationnel, par l'objet formel de la théologie, le donné révélé.

Inversement, la théologie est redevable à la philosophie d'éclatants services que l'auteur énumère : codification systématique des matériaux, classification des sources, méthode d'exposition dite triadique (exposé du pour, du contre, solution), l'emploi du moule syllogistique, enfin, la constitution de la méthode appelée spéculative.

Les pages consacrées à mettre en rapport la civilisation des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles avec la philosophie sont parmi les plus suggestives, elles découvrent des harmonies extrinsèques, basées sur l'appareil extérieur de la philosophie qui sont frappantes. Elles font comprendre comment se sont formées dans la mentalité générale de l'Occident les conceptions religieuses, sociales et artistiques.

Cet article ne vise qu'à montrer la partie générale de ce maître livre. Il nous sera infiniment agréable d'évoquer dans le prochain article quelques-unes des figures les plus intéressantes dessinées par M. De Wulf dans sa galerie des philosophes du Moyen âge.

J. SCHYRGENS.

**A l'Anneau d'Or** Rue Sur la Fontaine, 98, **LIÈGE**  
(près de la rue St-Gilles)  
Tél. 222.57

Maison de confiance  
**H. Ernst Legrand**  
Matelassier-Spécialiste  
Literies - Matelas  
irréprochables.  
Qualité, garantie sérieuse  
Connaissance approfondie  
en la matière  
Envoi prix, éch. sur dem.  
Remise à neuf,  
désinfection (insectes).

**LITERIES MAUVAISES...  
SOURCE DE MALAISES...**



Tout client de  
**L'ANNEAU D'OR**  
dort

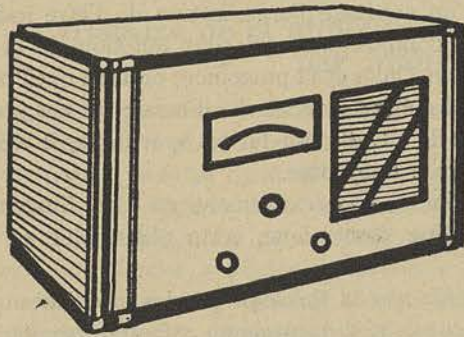
**ANKER**

Prix avantageux Meilleure qualité

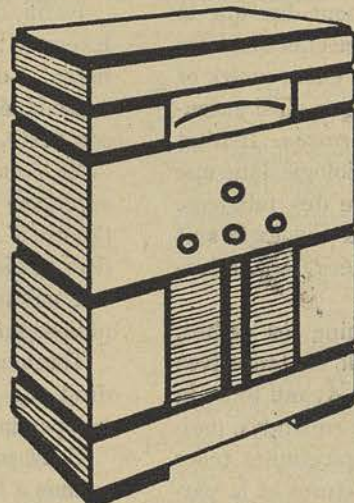
**MACHINES A COUDRE** Vente avec facilités de paiement  
**J. VERHAEGHE** 38, rue Saint-Georges  
Tél. 136.63 **GAND**

# “SEMDA” RADIO

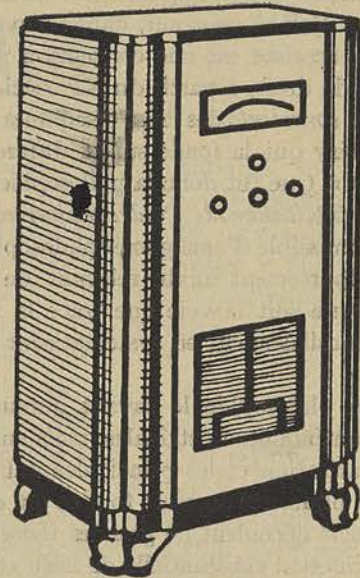
LES 3 CREATIONS POUR] 1935



**SOLANGE** 59 × 34 × 25 cm.  
1875 frs



**LILIANE** 55 × 43 × 25 cm.  
2750 frs



**MICHELINE** 100 × 60 × 40 cm.  
3675 frs

## SÉLECTIVITÉ

Deux qualités que l'on a crues longtemps inconciliables. « SEMDA » a réussi ce prodige de les réunir dans le même appareil.

Aussi sélectif que les superhétérodynes les plus poussés, « SEMDA » l'emporte par la pureté, en reproduisant intégralement sans déformation, toutes les nuances.

C'est pourquoi nous osons suggérer de demander à votre fournisseur une démonstration **COMPARATIVE**.

Votre opinion sera celle de tous les connaisseurs : « SEMDA » prime sur toute la ligne.

Si votre électricien ne vend pas de radio « SEMDA », écrivez à la

**Société Industrielle du Son “SEMDA”**

Avenue Gribaumont, 97

Tél. 34.16.26

**BRUXELLES (Cinquantenaire)**

qui vous indiquera le distributeur officiel le plus proche.

## MUSICALITÉ



# R. R. RADIO

SOC. ANON.  
BELGE

Tél. 21.66.98-21.66.99

44-46, rue des Goujons

Anderlecht-Bruxelles

## SÉRIE 1935

LES MEILLEURS APPAREILS A PARTIR DE

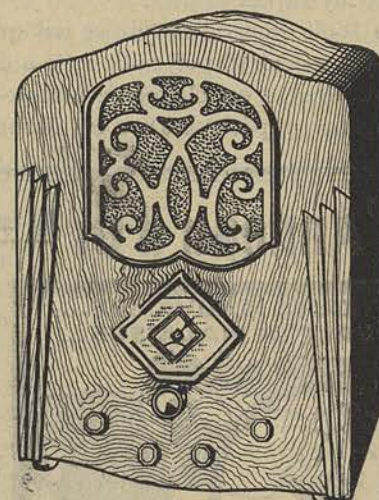
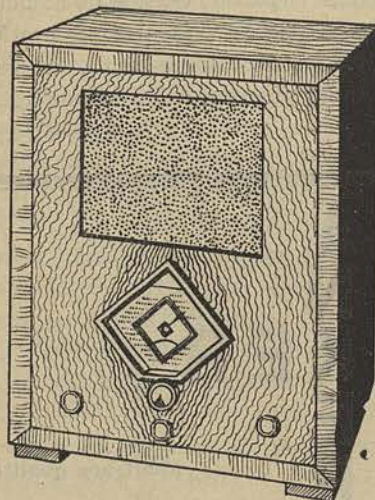
# 875 francs

Appareils spéciaux pour pays lointains à ondes courtes.

Spécialité de récepteurs sur batteries à très faible consommation.

Prix spéciaux pour Missionnaires

GARANTIE FORMELLE D'USINE BELGE



# LA PREMIÈRE DES MARQUES BELGES